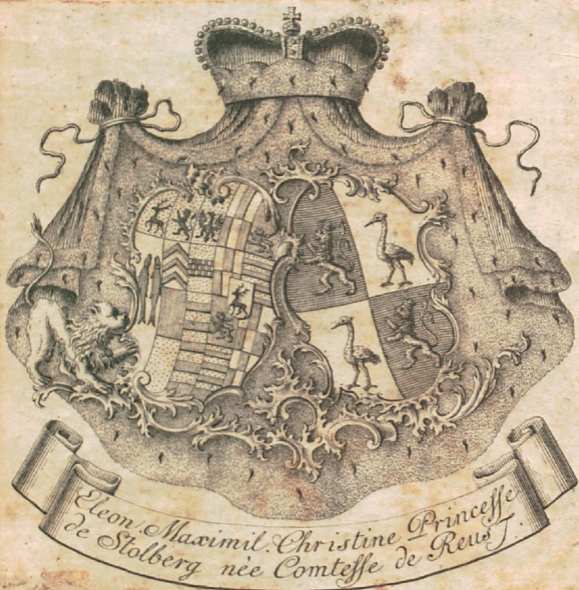




g. 5te Ausg. 181







M A G A S I N

DES

E N F A N S,

OU

D I A L O G U E S

ENTRE

une sage G O U V E R N A N T E

ET

plusieurs de ses E'LE'VES de la première
D I S T I N C T I O N ,

DANS lesquels on fait *penfer, parler, agir* les jeunes Gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *Réflexions utiles*,
& de *Contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un stile simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Made LE PRINCE DE BEAUMONT.

T O M E II.

A L O N D R E S,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Soho*;
& chez les Libraires de cette Ville.

1 7 5 6.

M A G A S I N

DES

E N T E N S

OU

D I A L O G U E S

ENTRE

UNE PETITE GOUVERNANTE

ET

PLUSIEURS DE SES ELEVES DE LA MAISON

DE LA MAISON

DANS LEQUEL ON SE VOIT EN JOURNÉE
FAIRE LE DEVOIR, LE TRAVAIL, LE
TRAVAIL, LE TRAVAIL

ET VOUS VERRA
LES MOEURS, LES MŒURS, LES MŒURS
DE LA MAISON, DE LA MAISON, DE LA MAISON

DE LA MAISON, DE LA MAISON, DE LA MAISON
DE LA MAISON, DE LA MAISON, DE LA MAISON
DE LA MAISON, DE LA MAISON, DE LA MAISON

PAR

M. DE LA MAISON DE LA MAISON

TOME II

A LONDRES

chez M. DE LA MAISON, au Palais National
à Paris, la Librairie de la Ville

1775



LE
MAGASIN
DES
ENFANS.

X. DIALOGUE.

Septième Journée.

Madem. BONNE.

BON-JOUR Mesdames ; aujourd'hui je vai vous rendre bien contentes ; j'ai lu hier un fort joli conte, & je vai vous le raconter.

Il y avoit une fois un roi qui aimoit passionnément une princesse ; mais elle ne vouloit pas se marier, parce qu'elle étoit enchantée. Il fut consulter une fée, pour savoir com-

ment il devoit faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit: Vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup; elle doit épouser celui qui sera assez adroit, pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même; cela ne sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat, plutôt que de manquer à marcher dessus, il courut au palais de sa maîtresse. Minon vint au devant de lui, faisant le gros dos, comme il avoit coutume: le roi leva le pied; mais lorsqu'il croyoit l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue: mais il sembloit qu'elle fut pleine de vif-argent, car elle remuoit toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il étoit endormi, & lui apuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla en miaillant horri-

blement : puis, tout-à-coup, il prit la figure d'un grand homme, & regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : Tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchoit, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils, qui sera toujours malheureux, jusqu'au moment où il connoitra qu'il aura le nez trop long, & si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur le champ. Quoique le roi fut fort effrayé de voir ce grand homme, qui étoit un enchanteur, il ne pût s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle, ou manchot, il pourra toujours le voir, ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser ; mais il ne vécut pas longtems avec elle, & mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma *Désir*. Il avoit de grands yeux bleus, les

plus beaux du monde ; une jolie petite bouche, mais son nez étoit si grand, si grand, qu'il lui couvroit la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez ; mais les dames qui étoient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'étoit pas aussi grand qu'il le lui paroïssoit ; que c'étoit un nez à la romaine, & qu'on voyoit par les histoires, que tous les héros avoient eu un grand nez. La reine, qui aimoit son fils à la folie, fut charmée de ce discours, & à force de regarder *Désir*, son nez ne lui parût plus si grand. Le prince fut élevé avec soin, & si-tôt qu'il fut parler, on faisoit devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avoient le nez court. On ne souffroit auprès de lui, que ceux dont le nez ressembloit un peu au sien, & les courtisans, pour faire leur cour à la reine & à son fils, tiroient plusieurs fois par jour, le nez de leurs petits enfans, pour le faire allonger ; mais

ils avoient beau faire ; ils paroiffoient camards auprès du prince *Défir*. Quand il fut raisonnable, on lui aprit l'histoire, & quand on lui parloit de quelque grand prince, ou de quelque belle princesse, on disoit toujours qu'ils avoient le nez long. Toute sa chambre étoit pleine de tableaux, où il y avoit des grands nez, & *Défir* s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu pour une couronne, faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il eut vingt ans, & qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de *Mignone* : c'étoit la fille d'un grand roi, & elle devoit avoir plusieurs roiaumes ; mais *Défir* n'y pensoit seulement pas, tant il étoit occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvoit charmante, avoit pourtant un petit nez retrouffé, qui faisoit le plus joli effet du monde sur son visage ; mais, qui jetta les courtisans dans le plus grand embar-

ras. Ils avoient pris l'habitude de se moquer des petits nez, & il leur échapoit quelquefois de rire de celui de la princesse ; mais *Désir* n'entendoit pas raillerie sur cet article, & il chassa de sa cour deux courtifans qui avoient osé parler mal du nez de *Mignone*. Les autres devenus sages par cet exemple, se corrigèrent, & il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité, un homme ne pouvoit pas être aimable, sans avoir un grand nez ; mais que la beauté des femmes étoit différente ; & qu'un savant, qui parloit Grec, lui avoit dit, qu'il avoit lu dans un vieux Manuscrit Grec, que la belle *Cléopâtre* avoit le bout du nez retrouffé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle ; & il fit partir des ambassadeurs pour aller demander *Mignone* en mariage. On la lui accorda, & il fut au devant d'elle plus de trois lieues, tant il avoit envie de la voir ; mais lorsqu'il s'avançoit pour lui bai-

fer la main, on vit descendre l'enchanteur qui enleva la princesse à ses yeux, & le rendit inconsolable. *Désir* résolut de ne point rentrer dans son royaume, qu'il n'eut retrouvé *Mignone*. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre, & étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le col, & lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître & l'animal mouroient de faim; enfin sur le soir, il vit une caverne, où il y avoit de la lumière: Il y entra, & vit une petite vieille qui paroissoit avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince, mais elle fut longtems sans pouvoir les faire tenir, parceque son nez étoit trop court. Le prince & la fée (car c'en étoit une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, & s'écrièrent tous deux en même tems, ah! quelle drôle de nez. Pas si drôle que

le vôtre, dit *Désir* à la fée; mais Madame, laissons nos nez pour ce qu'ils font, & soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger, car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimois le roi votre père, comme mon frère; il avoit le nez fort bien fait ce prince. Et que manque-t-il au mien? dit *Désir*. Oh, il n'y manque rien, reprit la fée, au contraire, il n'y a que trop d'étoffe; mais n'importe; on peut être fort honnête homme, & avoir le nez trop long. Je vous disois donc, que j'étois l'amie de votre père; il me venoit voir souvent dans ce tems-là, & à propos de ce tems-là, savez-vous bien que j'étois fort jolie alors, il me le disoit. Il faut que je vous conte une conversation que nous eumes ensemble, la dernière fois qu'il me vit. Hé, Madame, dit *Désir*, je vous écou-

terai avec bien du plaisir, quand j'aurai soupé : pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon, dit la fée ; il a raison, je n'y pensois pas. Je vai donc vous donner à souper, & pendant que vous mangerez, je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue, est encore plus insupportable qu'un grand nez, & je me souviens, quand j'étois jeune, qu'on m'admiroit, parce que je n'étois pas une grande parleuse, on le disoit à la reine ma mère ; car telle que vous me voyez, je suis la fille d'un grand roi. Mon père . . . votre père mangeoit quand il avoit faim, lui dit le prince, en l'interrompant. Oui, sans doute, lui dit la fée, & vous souperez aussi tout-à-l'heure, je voulois vous dire seulement, que mon père . . . & moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, dit le prince, qui commençoit à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car

il avoit besoin de la fée, & lui dit, je fais que le plaisir que j'aurois en vous écoutant, pourroit me faire oublier ma faim, mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment. Vous n'attendrez pas d'avantage, lui dit-elle, en apellant ses domestiques ; vous êtes bien poli, & malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. Peste soit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même. On diroit que ma mère lui a volé l'étofe qui manque au sien, si je n'avois pas besoin de manger, je laisserois là cette babil-larde, qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot, pour ne pas connoître ses défauts : voila ce que c'est d'être née princesse ; les flateurs l'ont gâtée, & lui ont persuadée qu'elle parloit peu. Pendant que le prince pensoit cela, les servantes mettoient la table, & le prince admiroit la fée qui leur faisoit mille questions, seule-
ment

ment, pour avoir le plaisir de parler : il admiroit surtout une femme de chambre, qui, à propos de tout ce qu'elle voyoit, louoit sa maîtresse sur sa discrétion ; parbleu, pensoit il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flateurs. Ces gens-là, nous louent éfrontement, nous cachent nos défauts, & les changent en perfections ; pour moi, je ne serai jamais leur dupe, je connois mes défauts, Dieu merci. Le pauvre *Désir* le croyoit bonnement, & ne sentoit pas, que ceux qui avoient loué son nez, se moquoient de lui, comme la femme de chambre de la fée se moquoit d'elle ; car le prince vit qu'elle se retournoit de tems en tems pour rire. Pour lui, il ne disoit mot, & mangeoit de toutes ses forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençoit à être rassasié ; tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait un ombre qui m'empêche de voir ce

qui est sur mon assiète. Ah, ça, parlons de votre père ; j'allois à la Cour dans le tems qu'il n'étoit qu'un petit garçon ; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la Cour à présent ; les dames aiment-t-elles toujours à courir ? de mon tems, on les voyoit le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal.

Que votre nez est long ! je ne puis m'accoutumer à le voir. En vérité, Madame, lui répondit *Désir*, cessez de parler de mon nez, il est comme il est, que vous importe, j'en suis content, je ne voudrois pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut. Oh, je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre *Désir*, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention ; au contraire, je suis de vos amies, & je veux vous rendre service ; mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez : je ferai pourtant en sorte, de ne

vous en plus parler, je m'efforcerais même de penser que vous êtes camard, quoi qu'à dire la vérité, il y aît assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. *Désir* qui avoit soupé, s'impacienta tellement des discours sans fin, que la fée faisoit sur son nez, qu'il se jetta sur son cheval, & sortit. Il continua son voyage, & par tout où il passoit, il croyoit que tout le monde étoit fou, parce que tout le monde parloit de son nez ; mais, malgré cela, on l'avoit si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez étoit beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même, qu'il fut trop long. La vieille fée, qui vouloit lui rendre service, s'avisa malgré lui, d'enfermer *Mignone* dans un palais de cristal, & mit ce palais sur le chemin du prince. *Désir* transporté de joie, s'efforça de le casser ; mais il n'en put venir à bout : désespéré, il voulut s'aprocher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, aprochoit aussi sa main

de la glace. Il vouloit baiser cette main, mais de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvoit y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchoit. Il s'aperçut pour la première fois, de son extraordinaire longueur, & le prenant avec sa main pour le ranger de côté, il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. Dans le moment, le palais de cristal tomba par morceaux, & la vieille, qui tenoit *Mignone* par la main, dit au prince : avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation ; j'avois beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut, s'il ne fut devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre ame & de notre corps. La raison à beau chercher à nous les dévoiler ; nous n'en convenons qu'au moment, où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. *Désir*, dont le nez étoit devenu un nez ordinaire, profita de

cette leçon, il épousa *Mignone*, & vécut heureux avec elle, un fort grand nombre d'années.

Lady SPIRITUELLE.

Vous aviez raison de dire que ce conte étoit joli ; mais, ma Bonne, est-il possible qu'on ne connoisse pas ses défauts ? j'ai toujours bien cru que je n'étois pas belle, & si on me disoit le contraire, je penserois qu'on se moque de moi.

Madem. BONNE.

Votre amour-propre vous a dit que vous n'étiez pas belle ; mais je gage que vous ne croyez pas non plus être laide.

Lady SPIRITUELLE.

Quand je me regarde, je me trouve laide, mais on a dit souvent devant moi, que j'étois de ces laides qui plaisent ; ainsi, je pense que je suis laide, & aimable en même tems.

Madem. BONNE.

Et bien, ma chère, si quelque sot flateur vous disoit que vous êtes jolie, d'abord vous penseriez qu'il se moque de vous; mais s'il vous répétoit cela plusieurs fois, vous commenceriez à le croire. Il est fort aisé d'oublier ses défauts, à moins qu'on n'ait une bonne amie qui nous en avertisse. Présentement répétons nos histoires: commencez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Jacob aimoit mieux son fils *Joséph* que ses autres enfans, parce qu'il étoit plus honnête homme que ses frères, & parce qu'il étoit fils de sa chère *Rachel*; mais il fut haï de ses frères par plusieurs motifs. Un jour *Joséph* leur vit faire une mauvaise action, il en avertit son père *Jacob*, ce qui fâcha ses frères. Un autre jour, il leur dit; j'ai rêvé que nous étions dans un champ, & que

nous faisons des gerbes de bled, mais toutes vos gerbes se font abaissées devant la mienne : j'ai rêvé un autre fois que le soleil, la lune & onze étoiles se prosternoient devant moi. Quoique *Jacob* pensa que Dieu avoit envoyé ces rêves à *Joseph*, il le gronda pourtant de ce qu'il les racontoit, & lui dit ; crois-tu que ta mère, moi & tes frères seront tes serviteurs ? Les autres enfans de *Jacob* étoient donc fort en colère contre *Joseph* ; & un jour, qu'ils étoient allés bien loin mener leurs troupeaux, ils virent venir *Joseph*, que *Jacob* avoit envoyé, pour savoir comment ils se portoit, & ils dirent : voici notre rêveur, il faut le tuer. *Ruben* qui n'étoit pas si méchant que les autres, dit ; ne le tuons pas, mais jettons le dans un grand trou, & *Ruben* avoit envie de revenir la nuit pour le tirer de ce trou ; mais quand il fut parti, les enfans de *Jacob* virent venir des marchands qui alloient en *Egypte*. Ils tirèrent *Joseph* de la fosse & le vendirent à ces marchands, pour être es-

clave. Quand *Ruben* vint le soir pour sauver *Joseph*, il fut bien fâché de ne le point trouver, & il pleura; mais ses frères prirent la robe de *Joseph*, & l'ayant toute remplie de sang, ils la renvoyèrent à *Jacob*, qui crut qu'une bête sauvage avoit dévoré *Joseph*, ce qui lui donna beaucoup de chagrin.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, est-ce qu'il faut croire aux rêves.

Madem. BONNE.

Non, ma chère; c'est la plus grande sottise du monde. Il est vrai que Dieu s'est servi quelquefois des rêves pour découvrir sa volonté à ses serviteurs; mais nous ne sommes pas assez bonnes pour espérer de pareilles faveurs; d'ailleurs, cela est fort rare, & n'est arrivé que dans des choses de la dernière conséquence.

Miss MOLLY.

Ma Bonne, je connois une dame qui explique les rêves de tout le monde ; elle verse aussi du café sur la table, & puis elle explique ce café renversé, & dit à ses amies tout ce qui leur doit arriver ; c'est milady - - -

Madem. BONNE.

Il ne faut jamais nommer les gens, ma chère, quand on dit d'eux des choses qui ne sont pas bonnes ; comme cette dame est une sottise, il faut bien se garder de nous dire son nom. Retenez bien, mes enfans, qu'il n'y a que Dieu qui connoisse l'avenir ; or il faut être bien sottise pour croire, qu'on obligera Dieu à le découvrir toutes les fois qu'on repandra une tasse de café : une personne qui a de l'esprit, doit se moquer de toutes ces superstitions.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, pourtant, ma Bonne, ce que l'on explique des rêves, arrive quelque fois.

Madem. BONNE.

Oui, par hasard ; une fois en mille ; ainsi, c'est une folie d'être triste, ou gaie, à cause d'un rêve. Allons, *Lady Charlotte*, continuez l'histoire de *Joseph*.

Lady CHARLOTTE.

Les marchands, qui avoient acheté *Joseph*, le vendirent à un grand seigneur d'*Egypte*. *Joseph*, se voyant esclave, résolut de servir fidèlement son maître, qui se nommoit *Putiphar*, & il gagna l'affection de ce seigneur. *Putiphar* avoit une très méchante femme, & elle voulut engager *Joseph* à trahir son maître : *Joseph* ne voulut jamais faire cette mauvaise action, & la femme de *Putiphar*, enragée contre

lui, dit à son mari, que *Joseph* étoit un méchant qui le trahissoit. *Putiphar*, qui ne savoit pas que sa femme étoit une menteuse, fut fort en colère contre *Joseph*, & le fit mettre en prison, il y demeura longtems; mais le maître de la prison, touché de sa vertu, avoit beaucoup d'amitié pour lui. Il y avoit dans cette prison deux officiers du roi d'*Egypte*, qui s'appelloit *Pharaon*. L'un étoit son échançon, c'est-à-dire, celui qui lui versoit à boire; l'autre étoit son pannétier, c'est-à-dire, celui qui lui fournissoit son pain. Un jour, l'échançon dit à *Joseph*, j'ai rêvé que j'avois de fort beaux raisins, je les ai écrasés dans une coupe, & le roi a bû le jus de ces raisins. *Joseph* lui dit, ce rêve veut dire, que le roi vous pardonnera & vous rendra votre charge: quand vous serez retourné à la Cour; je vous prie de parler au roi pour me faire sortir de prison; car je suis innocent. Le pannétier dit à *Joseph*; & moi, j'ai rêvé, que je portois sur ma tête une

corbeille pleine de gâteaux, & que les oiseaux venoient les manger. *Joseph* lui répondit : ce rêve veut dire que vous serez pendu, & que les oiseaux mangeront votre corps. Toutes ces choses arrivèrent comme *Joseph* l'avoit prédit ; mais quand l'échanson fut à la Cour, il oublia son ami *Joseph*, qui resta en prison.

Madem. BONNE.

Vous voyez, Mesdames, que Dieu envoyoit ces rêves, & les autres dont nous parlerons, pour faire connoître l'innocence de *Joseph*. C'étoit un miracle que Dieu faisoit pour le récompenser & le rendre heureux ; or il ne faut pas croire que Dieu fasse des miracles pour rien, & qu'il veuille découvrir l'avenir aux hommes, fans nécessité : ainsi, je vous le répète ; c'est une grande folie de vouloir expliquer les rêves ; & celles qui ont de l'esprit, se moquent de tout ce qu'on leur dit à ce sujet.

Lady

Lady SENSE'E.

Ma Bonne ; je suis en colère contre l'échanfon, qui a oublié le pauvre *Joseph*, qui étoit son ami.

Madem. BONNE.

Les gens qui vivent à la Cour, n'ont guère d'amitié, ma chère : ils ne sont occupés que du désir de plaire au roi, pour faire leur fortune : ils vous diront quelquefois, qu'ils sont de vos amis ; qu'ils veulent vous rendre service ; mais, aussi-tôt que vous serez sortie de devant eux, ils ne penseront pas à vous ; ainsi, il ne faut pas croire ce qu'ils promettent, jusqu'à ce qu'on soit assuré qu'ils ont beaucoup de vertu, & l'on est fort heureux, quand on n'a pas besoin d'eux.

Lady SPIRITUELLE.

Comment, toutes ces dames qui vont à la Cour, sont des trompeuses ?

TOM. II.

C c

Madem. BONNE.

Non, ma chère; tous ceux qui vont à la Cour, ne sont pas des gens de Cour. On appelle gens de Cour, ceux qui ont l'amitié du prince, qui veulent faire fortune par cette amitié-là, qui sont jaloux de tous ceux qui approchent de leur maître.

Lady SPIRITUELLE.

Il me semble, si j'étois aimée de la princesse, ou de la reine, s'il y en avoit une, que cela ne me rendroit pas méchante, & que je serois charmée de rendre service à tout le monde.

Madem. BONNE.

Vous le croyez, ma chère; mais l'amitié des princes change le cœur, & pour conserver un bon cœur à la Cour, il faut être quatre fois plus vertueuse qu'une autre. Mais revenons à notre histoire. Remarquez, Mesdames, que *Joseph* obéit fidelle-

ment à son maître, & à l'homme qui commandoit dans la prison, quoiqu'il ne fût pas né pour être esclave, & que par cette conduite il gagna leur amitié.

Lady MARY.

Ma Bonne ; *Joseph* a-t-il toujours resté dans la prison ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère : *Miss Molly* va continuer son histoire.

Miss MOLLY.

Pharaon rêva un jour qu'il voyoit sept belles vaches, qui étoient si grasses, qu'elles faisoient plaisir à regarder. Tout d'un coup, il vit sept vaches qui étoient si maigres, qu'elles n'avoient que la peau & les os. Ces sept vaches maigres, mangèrent les sept grasses ; & le roi s'étant éveillé, envoya chercher les hommes les plus

favans de l'Égypte, pour lui expliquer son rêve ; mais ils ne purent pas le faire, parceque Dieu ne leur avoit pas appris ce qu'il vouloit dire. Alors l'échanson se souvint de *Joseph*, & dit au roi, qu'il lui avoit expliqué son songe & celui du pane-tier. On fit venir *Joseph*, qui dit au roi : Sire, les sept vaches grasses signifient, que pendant sept ans, il y aura beaucoup de bled. Mais après ce tems, il y aura sept années pendant lesquelles il n'y aura point de bled, & ce sont les sept vaches maigres qui mangeront les grasses. Le roi dit à *Joseph* : puisque tu as connu le mal, il faut que tu donnes le remède ; je te laisse le maître de faire tout ce que tu voudras dans mon royaume. Alors *Joseph* fit bâtir de grandes maisons, & quand tout le monde eut sa provision de bled, il acheta tout ce qui restoit, & le mit dans les maisons qu'il avoit fait bâtir ; & au bout des sept ans, toutes ces maisons, ou gréniers, furent pleines

de bled. On ne favoit pas pourquoi *Joseph* faisoit cela ; mais on le connut bientôt ; car après les sept ans, le bled qu'on avoit semé ne vint pas, & les Égiptiens furent obligés d'aller acheter le bled du roi, dont *Joseph* avoit la charge. *Pharaon* connut donc la sagesse de *Joseph*, & il le fit le plus grand Seigneur de son royaume.

Lady MARY.

Ah! que je suis contente de voir le pauvre *Joseph* hors de prison. Dites-moi, je vous prie, ma Bonne, n'envoya-t-il point dire à son père *Jacob*, qu'il étoit encore vivant ?

Madem. BONNE.

C'est ce que nous verrons la première fois ; aujourd'hui nous n'avons que le tems de répéter notre géographie. Vous vous souvenez bien que nous avons trouvé cinq grandes parties au Nord de l'Europe ; il y en a

quatre au milieu, dites les à ces dames, Lady *Sensée*.

Lady SENSE'E.

A l'Oueft, on trouve la France, dont la capitale est *Paris*. A l'Est de la France, on trouve l'Allemagne, dont la capitale est *Vienne*. Au Nord-Est de l'Allemagne, on trouve la Pologne, dont la capitale est *Cracow*. Au Sud de la Pologne, est la Hongrie, dont la capitale est *Bude*.

Madem. BONNE.

Outre ces quatre parties principales de l'Europe, dans le milieu, on trouve trois autres païs autour de la France : les Païs-Bas au Nord, la Suisse à l'Est, & la Savoie aussi à l'Est, mais plus du côté du Sud que la Suisse.

Lady SPIRITUELLE.

Quels sont proprement les Païs-Bas ?

Madem. BONNE.

Cette étendue de païs, qui est entre la mer du Nord, la France & l'Allemagne ; appellés ainsi, parce qu'ils sont situés vers la mer, & que le terrain est plat en la plûpart des endroits, & peu élevé en d'autres. On les distingue en Païs-Bas septentrionaux, ou Protestans, & en Païs-Bas méridionaux, ou Catholiques. On donne deux noms aux Païs-Bas septentrionaux, ou Protestans ; celui de *Provinces-Unies* ; parce qu'elles s'unirent ensemble pour ne plus obéir au roi d'Espagne leur maître, qui vouloit les oprimer ; & celui de *Hollande*, de la principale de ces sept provinces. *Amsterdam* en est la ville capitale.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que ces provinces n'ont plus de roi ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, c'est une république ; c'est-à-dire un Etat gouverné par plusieurs personnes ; car, quand il n'y a dans un Etat qu'une seule personne qui gouverne, on appelle cet Etat une monarchie.

Lady SPIRITUELLE.

Ne donne-t-on pas un autre nom aux Pais-Bas Catholiques ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, on les appelle aussi la *Flandre* du nom d'une de ses principales provinces. Ce pais appartient aujourd'hui à trois Souverains ; au roi de *France*, à la reine de *Hongrie*, & aux *Etats-Généraux* : la partie qui appartient au roi de *France*,

s'appelle la *Flandre Française*; *Lille* en est la ville capitale: la partie qui appartient à la reine de Hongrie, s'appelle la *Flandre Autrichienne*, dont *Bruxelles* est la capitale: & la partie qui appartient aux Etats Généraux, s'appelle la *Flandre Hollandoise*: vous voyez tout cela distinctément marqué dans la seconde Carte de *Flandre*, de l'Atlas Méthodique.

Lady MARY.

Et quelle est la capitale de la *Savoie*?

Madem. BONNE.

Chambéri. Ce païs est plein de montagnes, dont les sommets sont toujours couverts de neige, & où l'on voit des valons toujours remplis de glace: il appartient à un prince, qu'on nomme le roi de *Sardaigne*. *Berne* est la capitale de la *Suisse*, le plus haut païs de l'Europe. C'est un Etat des plus libres du Monde.

Il est composé de treize cantons, ou provinces, & de quelques autres provinces alliées, toutes indépendantes les unes des autres, lesquelles forment une puissante république. Adieu, Mesdames. Apprenez bien vos leçons, & je tacherai de vous trouver un conte pour la première fois.

XI. DIALOGUE,

Huitième Journée.

Lady SPIRITUELLE.

MA Bonne, j'ai une jolie histoire à dire à ces dames. Ce n'est pas un conte au moins, cela est arrivé à Paris, à une dame que Maman connoit, & elle a reçu hier une lettre dans laquelle on lui écrit cette histoire.

Madem. BONNE.

Je serai charmée de l'entendre, aussi bien que ces dames.

Lady SPIRITUELLE.

Maman, dans le tems qu'elle étoit à Paris, a connu une dame qui a une fille, qu'on appelle mademoiselle *Julie*. Cette mademoiselle *Julie*, est la meilleure fille du monde. Elle n'a jamais fait de mal à personne, pas même aux bêtes, & elle est fâchée, quand elle voit tuer une mouche. Un jour que mademoiselle *Julie* se promenoit, elle vit un pauvre chien que des petits garçons trainoient avec une corde, pour le jeter dans la rivière. Ce pauvre chien étoit fort laid, & tout crotté. *Julie* en eut pitié, & dit à ces petits garçons; je vous donnerai un chelin, si vous voulez me donner ce chien: sa femme de chambre lui dit, que voulez vous faire de ce chien? il est vilain. Cela est vrai, dit *Julie*, mais il est malheureux; si je l'abandonne, personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce chien, & le mit dans son carosse. Tout le monde se moqua

d'elle, quand elle revint à la maison ; mais cela ne l'a pas empêchée de garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il y a huit jours qu'elle étoit couchée, & qu'elle commençoit à s'endormir, lorsque son chien a sauté sur son lit, & s'est mis à la tirer par sa manche ; il aboyoit si fort qu'elle s'est éveillée, & comme elle avoit une lampe dans sa chambre, elle a vu son chien qui aboyoit, en regardant sous le lit. *Julie* ayant peur, courut ouvrir sa porte, & apella ses domestiques, qui, par bonheur, n'étoient pas encore couchés. Ils vinrent à sa chambre, & trouvèrent un voleur caché sous le lit, qui avoit un poignard ; & ce voleur a dit, qu'il auroit tué cette demoiselle pendant la nuit, pour prendre ses diamans ; ainsi, son pauvre chien lui a sauvé la vie.

Madem. BONNE.

Vous aviez raison, ma chère, de nous dire que votre histoire étoit fort
fort

fort jolie : il est certain que la pitié même, pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux ; mais, j'aime beaucoup cette pensée de votre demoiselle *Julie*. *Ce chien n'est pas beau, mais il est malheureux*. Tout ce qui est malheureux, devient respectable à une personne d'un bon caractère : c'est par cette raison, que les honnêtes gens traitent avec douceur les domestiques, les ouvriers.

Lady MARY.

Est-ce que tous ces gens-là sont malheureux ?

Madem. BONNE.

Mettez-vous en leur place, ma bonne amie. Par exemple, votre gouvernante, autrefois avoit des domestiques ; elle leur commandoit, ils lui obéissoient ; mais, comme elle est devenue pauvre, c'est elle qui doit obéir aux autres. Vous sentez bien que cela doit lui faire de la peine.

TOM. II.

D d

Les autres domestiques, qui n'ont jamais été riches, ne sont pas malheureux, s'ils ont de bons maîtres ; mais si on les gronde mal-à-propos, si on les méprise, si on leur parle rudement, ils disent en eux-mêmes : que je suis malheureux ! d'être forcé par la pauvreté, de servir ces méchantes gens qui me maltraitent, qui me parlent comme à un esclave, quoiqu'ils soient des créatures de la même nature que moi. Les meilleurs maîtres ont des caprices, qui rendent quelquefois les domestiques misérables ; il faut donc en avoir pitié. Et puis, ma chère, ces pauvres gens-là, ont déjà assez de mal. Votre laquais, votre porteur de chaise, sont exposés dans la rue, à la pluie, au vent, & au froid, pendant que vous êtes bien chaudement dans votre carosse, ou dans votre chaise. Ils ont mille autres sujets de chagrin ; il seroit donc bien cruel, de leur en donner encore davantage. J'en dis autant de tous ceux qui sont obligés de travailler,

b G

II. MOT

pour gagner leur vie : il faut bien prendre garde de ne les rendre plus malheureux qu'ils ne sont. Par exemple, vous envoyez chercher un pauvre ouvrier, & quand il est venu, vous le faites attendre deux heures, ou bien vous lui faites dire qu'il revienne une autrefois, que vous n'avez pas le tems de lui parler : vous ne pensez pas que pendant qu'il court, il ne travaille pas ; que vous lui faites perdre son tems ; qu'il sera obligé de travailler pendant la nuit, pour finir son ouvrage, sans quoi, il n'aura pas de pain : n'est-il pas bien cruel de faire toutes ces choses ?

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, on ne pense point à toutes ces choses ; je fais courir mon cordonnier & mon tailleur, trois ou quatre jours, avant d'être en commodité d'essayer mon corps, ou mes fouliers ; je pleurerois presque, quand j'y pense. Pour les domesti-

ques, ma Bonne, ils font si impertinens, qu'on a bien de la peine à avoir pitié d'eux.

Madem. BONNE.

Ma chère, la plus grande partie du tems, ce sont les mauvais maîtres qui font les mauvais domestiques. Vous ne les aimez pas ; ils ne vous aiment pas non plus : ils vous servent, parce qu'ils ont besoin de votre argent, mais en même tems, ils maudissent leur pauvreté, qui les force à vous servir. Je me souviendrai toujours, de ce que *Milady Br...* disoit à une aimable fille qu'elle a perdue, & qui, sans doute, eut pu dans la suite, servir de modèle à toutes les dames. *Si vous voulez être bien servie, ma chère, faites ensorte que vos domestiques vous servent avec plaisir, & non par intérêt ; qu'ils ne pensent pas à l'argent que vous leur donnez, mais à la douceur qu'ils trouvent à vous servir. Reprochez-vous comme un crime, une*

parole dure à leur égard. Qu'ils connoissent sur votre visage, & par vos paroles, que vous leur êtes obligés quand ils font leur devoir, que vous vous intéressez à leur fortune, à leurs maladies, à leurs chagrins. Si vous suivez mes conseils, vos domestiques vous regarderont comme une mère, ils vous respecteront, & aimeront mieux gagner quatre guinées dans votre maison, que huit chez un autre.

Voilà, mes enfans, ce que cette dame respectable disoit à sa fille, & cette demoiselle avoit tellement pratiqué les leçons de sa mère, qu'elle étoit adorée de toute sa maison. Elle disoit toujours : je vous prie, faites cela. Elle les remercioit des petits services qu'ils lui rendoient, d'un air doux, content ; & quand elle étoit obligée de les reprendre, c'étoit sans gronder, en sorte qu'ils avoient une grande crainte de lui déplaire : & quand elle est morte, ils étoient aussi affligés, que s'ils eussent perdu leur enfant.

Lady SPIRITUELLE.

Allons, ma Bonne; je veux ressembler à cette demoiselle, & être bonne pour mes domestiques; mais j'aurai de la peine, car ma gouvernante me gronde, quand je leur parle.

Madem. BONNE.

Elle a raison, ma chère. Il faut être bonne avec les domestiques, mais il ne faut pas se familiariser avec eux, cela feroit, qu'ils vous manqueroient de respect.

Lady CHARLOTTE.

Qu'est-ce-que se familiariser avec les domestiques?

Madem. BONNE.

C'est leur parler sans besoin, rire, badiner avec eux, leur demander des nouvelles, leur raconter ce que l'on a fait.

Miss MOLLY.

Ma Bonne, Maman fait tout ce que vous dites-là, avec sa femme de chambre : elle lui dit tout ce qu'elle fait, & cette femme la gronde quelquefois, comme si elle étoit une petite fille.

Madem. BONNE.

Premièrement, ma chère, il ne faut jamais rapporter ce que fait votre Maman, surtout, quand vous croyez que cela n'est pas bien. Secondement, votre Maman a raison de faire ce qu'elle fait. Il y a vingt ans qu'elle a cette femme de chambre, & elle fait qu'elle l'aime plus que toutes choses au monde, & qu'elle a refusé d'aller demeurer chez d'autres dames, qui lui offroient beaucoup plus d'argent. Quand votre Maman est malade, cette pauvre femme ne veut pas se coucher, elle reste avec la garde. D'ailleurs, elle

fait que c'est une honnête personne, qui lui a toujours donnée de bons conseils, qui ne la jamais flatée. Quand on a le bonheur d'avoir un tel domestique, il ne faut plus le regarder que comme un ami, & il faut lui pardonner la liberté qu'il prend, de nous gronder quelquefois, parce qu'on connoit que c'est par affection, & pour notre bien ; mais ces sortes de domestiques sont rares, ainsi, on peut toujours dire en général, qu'il est dangereux de se familiariser avec eux. Mais les domestiques m'ont fait oublier une jolie histoire, que je voulois vous dire. Nous l'avons lue hier au soir, *Lady Sensée* & moi. Elle va vous la raconter.

Lady S E N S E ' E .

Il y avoit un voyageur qui se perdit dans une forêt : il étoit presque nuit, & ayant vû une caverne, il y entra pour y attendre le lendemain, mais un moment après, il vit venir

un lion vers cette caverne. Cet homme eut une grande frayeur, & crut que le lion l'alloit manger. Ce lion marchoit sur trois pattes, & tenoit la quatrième levée en l'air ; il s'aprocha du voyageur, & lui montra cette patte, où il y avoit une grande épine. L'homme ôta l'épine, & ayant déchiré son mouchoir de poche, il envelopa la patte du lion. Cet animal, pour le remercier, le careffa comme si ç'eut été un chien, ne lui fit aucun mal, & le lendemain, l'homme continua son voyage. Quelques années après, cet homme ayant commis un crime, fut condamné à être déchiré par les bêtes sauvages. Lorsqu'il fut dans un lieu qu'on nommoit l'*Arène* ; on fit fortir contre lui un lion furieux, qui d'abord courut à lui pour le dévorer ; mais quand il fut proche de cet homme, il s'arêta pour le regarder, & l'ayant reconnu pour celui qui lui avoit ôté l'épine du pied, il s'aprocha de lui en remuant la tête & la queue, pour

lui témoigner le plaisir qu'il avoit de le revoir. L'Empereur fut fort surpris de voir cela, & ayant fait venir cet homme, il lui demanda s'il connoissoit ce lion : le criminel lui raconta son histoire, & l'Empereur lui accorda sa grace.

Lady CHARLOTTE,

Est-ce que les Empereurs voyoient mourir les criminels, ma Bonne, il me semble que cela étoit bien cruel ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; mais ce qu'il y a de plus abominable, c'est que les dames, & tous les gens de qualité, alloient voir cet affreux spectacle. On y couroit comme à l'opéra, ou à la comédie. On se divertissoit aussi à voir combattre des hommes, qu'on nommoit *Gladiateurs*, & qui, pour de l'argent, se déchiroient par morceaux.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je suis charmée de n'être point née parmi ce vilain peuple là. L'autre jour, il y eut deux hommes qui se battoient devant ma fenêtré, je ne voulus pas les regarder ; mais ma servante me dit qu'elle étoit bien aise, parce qu'elle n'avoit jamais vû cela : depuis ce tems, je ne l'aime plus. D'où vient est-ce-qu'on n'empêche pas ces gens de se battre ? si j'étois reine, je les ferois mettre en prison.

Lady SPIRITUELLE.

Et moi aussi, ma chère ; mais au lieu de cela, on les encourage. J'en vis un l'autre jour en passant, qui mordit le bras de son camarade, comme s'il eut été un chien ; j'étois dans le carosse, & je me mis à crier de toutes mes forces, & à dire des injures à tous ceux qui étoient là, & qui n'empêchoient pas ces deux hommes de se battre.

Madem. BONNE.

Vous avez bien raison, d'avoir horreur de ces choses, mes bons enfans. Mais il est tard, dépêchons-nous de dire nos histoires. Commencez, *Mifs Molly*.

Mifs MOLLY.

Vous savez, Mesdames, que *Jacob* avoit beaucoup d'enfans, & un grand nombre de domestiques; il n'avoit plus guère de bled pour faire du pain, & ayant appris qu'on en vendoit dans l'Egypte, il dit à ses fils; prenez de l'argent, & allez en Egypte, pour acheter du bled. Les dix enfans de *Jacob* partirent pour l'Egypte; mais il garda auprès de lui le petit *Benjamin*. Quand les enfans de *Jacob* furent devant *Joseph*, ils ne le reconnurent pas; mais il les reconnut fort bien, & faisant semblant d'être en colère, il leur dit: vous êtes des espions, vous êtes venus dans

ce

ce païs, pour trahir le roi. Ils lui
 répondirent, en se prosternant devant
 lui : Seigneur, nous ne sommes point
 des espions, mais nous sommes frères,
 & enfans du même père ; nous avons
 encore un frère à la maison, & un
 autre qui est mort, il y a longtems.
 Vous êtes des menteurs, leur dit *Jo-*
seph, & je ne vous croirai point, à
 moins que vous ne meniez ici ce
 jeune frère que vous avez. Alors,
 les frères de *Joseph*, qui ne le con-
 noissoient pas, & qui croyoient qu'il
 n'entendoit pas leur langue, dirent :
 Dieu nous punit pour avoir tué no-
 tre pauvre frère *Joseph*, qui nous
 prioit d'avoir pitié de lui. *Joseph*,
 qui n'avoit pas oublié la langue de
 son païs, les entendit fort bien, &
 leur dit : retournez chez votre père,
 pour ramener le petit *Benjamin* ; je
 garderai un de vous dans la prison,
 & si vous ne revenez pas, je le ferai
 mourir. Les neuf enfans de *Jacob*,
 retournèrent auprès de leur père ;
 mais ils furent bien étonnés de re-

trouver dans leurs sacs, l'argent qu'ils avoient donné pour payer le bled ; car *Joseph* avoit commandé qu'on leur remit leur argent dans les sacs. Cependant, ils racontèrent leur aventure à leur père, mais *Jacob* ne vouloit point laisser aller *Benjamin*. Quand ils eurent mangé tout leur bled, il fallut pourtant retourner, & *Judas*, l'aîné des enfans de *Jacob*, lui dit, qu'il lui répondoit de son jeune frère, & *Jacob* les laissa partir.

Madem. B O N N E.

Continuez, *Lady Mary*.

Lady M A R Y.

Joseph fut bien charmé, quand il vit son jeune frère, & ayant fait sortir *Siméon*, qui étoit en prison, il dit à son intendant, de mener ces étrangers dans sa maison, parce qu'il vouloit manger avec eux. Ils eurent peur, quand ils entendirent cela, & dirent à l'intendant ; nous ne savons

pas comment cela s'est fait, mais nous avons trouvé dans nos sacs, l'argent que nous avons donné pour le bled, dans l'autre voyage. L'intendant leur répondit : foyez tranquilles ; j'ai reçu votre argent, je ne vous demande rien. Quand *Joseph* fut venu, il demanda comment se portoit *Jacob*, & regardant son frère, qui étoit cômme lui, fils de *Rachel*, les larmes lui vinrent aux yeux, & il se retira un moment. Ensuite, ils se mirent à table, & *Benjamin* avoit une portion cinq fois plus grosse que les autres. Le lendemain, *Joseph* commanda à son intendant de leur donner du bled ; mais il lui dit, en même tems, de cacher dans le sac de *Benjamin*, une belle coupe d'or, dans laquelle il bûvoit. Quand les enfans de *Jacob* furent un peu éloignés ; le maître d'hôtel courut après, & leur dit ; vous êtes des voleurs & des méchans : mon maître vous a bien reçus dans sa maison, & pour le récompenser, vous avez em-

porté sa coupe d'or. Ils répondirent tous : nous n'avons point fait cette mauvaise action, & si vous trouvez la coupe parminous, nous consentons d'être esclaves de votre maître. Alors ils vuidèrent leur sacs, & on trouva la coupe dans le sac de *Benjamin*. Ils retournèrent auprès de *Joseph*, qui leur dit : il n'est pas juste que les innocens souffrent pour le coupable ; allez chez votre père, & le voleur sera mon esclave. *Judas*, se jettant aux pieds de *Joseph*, lui dit : Seigneur, ne vous mettez point en colère, je vous prie : permettez-moi d'être votre esclave à la place de *Benjamin* ; car, si mon père nous voit retourner sans lui, il mourra de chagrin. *Joseph*, ne pouvant plus retenir ses pleurs, fit sortir tout le monde, & dit à ses frères : je suis *Joseph* votre frère, que vous avez vendu ; mais je vous le pardonne, n'ayez pas peur. C'est Dieu qui a permis cela, pour que je pûsse vous donner du pain. Cependant, *Pharaon*, ayant

après que *Joséph* avoit retrouvé ses frères, en fut très content, & il lui dit : prenez des chariots, & envoyez chercher votre père, je veux qu'il vienne en Egipte avec sa famille, & je lui donnerai le plus beau país de toute l'Egipte, pour y demeurer. Ensuite, *Joséph*, après avoir beaucoup caressé ses frères, surtout *Benjamin*, leur fit de grands présens, & les renvoya chercher leur père *Jacob*.

Madem. B O N N E.

Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady C H A R L O T T E.

Quand les enfans de *Jacob* furent arrivés, ils dirent à leur père : réjouissez-vous ; votre fils *Joséph* n'est pas mort ; il est devenu un grand seigneur, & c'est lui qui a le bled de toute l'Egipte. *Jacob* eut bien de la peine à croire cette bonne nouvelle ; mais quand il eut vu les présens, il remercia Dieu, en pleurant

de joie ; & partit avec toute sa famille, pour aller revoir son cher fils. *Joseph*, après l'avoir embrassé, le présenta au roi, qui lui demanda quel âge il avoit. J'ai cent & trente ans, répondit *Jacob*, & les jours de mon voyage sur la terre, ont été courts & fâcheux. *Pharaon* donna à *Jacob* & à ses enfans un fort beau païs, où il y avoit des pâturages pour ses troupeaux, & *Jacob* y vécut encore plusieurs années. Avant de mourir, il prédit à ses enfans tout ce qui leur devoit arriver, & il assura *Judas* son fils, que la couronne viendroit dans sa maison, & qu'elle n'en sortiroit jamais. Après sa mort, on transporta son corps au tombeau de ses pères, car il avoit fait jurer à *Joseph* de lui accorder cette satisfaction. *Joseph* vécut un grand nombre d'années, & comme Dieu lui avoit révélé, que les descendans de *Jacob*, qu'on nommoit *Israelites*, sortiroient un jour de l'Égypte ; il fit jurer à ses enfans d'emporter ses os, pour les mettre auprès de ceux de *Jacob*.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je n'ai pu m'empêcher de pleurer, en écoutant cette histoire ; *Joseph* étoit bien honnête homme, de faire tant de bien à ses frères, qui l'avoient traité si cruellement.

Madem. BONNE.

Quand *Jacob* fut mort, ses frères eurent peur qu'il ne cherchât à se venger ; mais il les rassura, & leur dit toujours, que son esclavage étoit arrivé par la volonté de Dieu, & qu'il le leur avoit pardonné de tout son cœur.

Lady SENSE'E.

Pour moi, ma Bonne, j'admire la sagesse de Dieu, qui se sert de la malice des hommes, pour faire réussir ses desseins. Qui est-ce qui n'auroit pas pensé que *Joseph* étoit fort malheureux, d'avoir de si méchans frères,

d'être vendu comme un esclave, d'être accusé par la femme de *Putiphar*, d'être mis dans une prison? Cependant, si tous ces malheurs n'étoient pas arrivés à *Joseph*, il n'auroit pas eu le plaisir de sauver l'Égypte & sa famille, ni de pardonner à ses frères.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce qu'il y a du plaisir à pardonner à ceux qui nous ont fait beaucoup de mal?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, c'est le plus grand plaisir qu'il y aît au monde. Jugez-en par vous-même. Je suppose que vous soyez fort en colère contre moi, que vous me disiez des injures, que vous me preniez mon argent, que vous m'avez crévé l'œil: & qu'après tout ce mal que vous m'auriez fait, je vous trouvasse dans un bois prête à mourir de faim, & que je vous donnasse à manger. N'est-il pas vrai, que vous

diriez : j'étois bien méchante de faire du mal à cette personne, qui est si bonne ?

Madem. CHARLOTTE :

Vous me faites pleurer, seulement en me disant cela ; je vous assure que j'aurois bien du regret de vous avoir causé tout ce mal, je vous en demanderois pardon, & je tâcherois de vous faire tant de bien, que vous oublieriez toutes mes méchancetés.

Madem. BONNE.

Ne voyez-vous pas, ma chère, combien je serois contente de vous voir devenir bonne : cela me feroit beaucoup plus de plaisir, que le mal que j'aurois pû vous faire en me vangeant.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, si au lieu de vous remercier pour le pain que vous lui auriez donné, *Lady Charlotte* cherchoit encore à

vous faire du mal, vous n'auriez pas le plaisir de la voir devenir bonne.

Lady CHARLOTTE.

Je vous assure, Madame, que je ne suis pas si méchante que vous le pensez, & que jamais je ne voudrois faire de mal à mademoiselle, qui auroit été si bonne pour moi.

Lady SPIRITUELLE, en
l'embrassant.

Je le fais bien, ma chère, ce que je dis, c'est seulement par une supposition.

Madem. BONNE.

Supposez donc que *Lady Charlotte*, ou une autre, continuât d'être encore méchante, après que je lui aurois rendu le bien pour le mal : il me resteroit le plaisir d'être contente de moi, d'avoir fait mon devoir. Ce plaisir est le plus grand de tous ceux qu'on peut avoir, & nos ennemis ne peuvent nous l'ôter.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de dire à ces dames, une jolie histoire, dont je me souviens.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SENSE'E.

Il y avoit un homme nommé *Lycurgue*, qui donna des loix à une ville apellée *Sparte*. Ces loix n'étoient pas du goût d'un jeune homme, qui n'aimoit pas *Lycurgue*, & ce jeune homme donna un coup de bâton au législateur, & lui créva l'œil. Le peuple de *Sparte* dit à *Lycurgue* ; prenez ce méchant garçon pour le punir selon votre fantaisie. Je le veux bien, dit *Lycurgue* ; & je le punirai d'une manière qui étonnera tout le monde. Il prit donc ce jeune homme, le mena dans sa maison, & le traita comme s'il eut été son fils. Tous les jours il lui disoit, qu'il

y avoit beaucoup de plaisir à pardonner, à être doux & honnête. Ce jeune homme fut si touché de la bonté de *Lycurgue*, qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si cela étoit possible ; & véritablement, tout le peuple fut étonné de la vengeance que *Lycurgue* en avoit pris. Mais le jeune homme dit au peuple : il m'a puni plus sévèrement que vous ne pensez ; s'il m'avoit fait mourir, je n'aurois souffert qu'un moment, au lieu que je souffrirai toute ma vie, du regret de lui avoir crevé l'œil.

Madem. B O N N E.

Cette histoire est fort belle, & vous l'avez fort bien racontée. Disons présentement un mot de la géographie, car il est tard. Je vous ai promis les noms des parties de l'Europe qui sont au Sud ; il y en a cinq principales. Au Sud-Ouest, on trouve le Portugal ; à l'Est du Portugal, on trouve l'Espagne. A l'Est de l'Espagne, il y a
une

une grande mer, qu'on appelle la *Méditerranée*, & après avoir traversé cette mer, on trouve l'Italie, qui est faite comme une botte. A l'Est de l'Italie, on trouve la Turquie d'Europe, & au Nord-Est de la Turquie d'Europe, on trouve la petite Tartarie. La capitale du Portugal, est *Lisbonne*; celle de l'Espagne, est *Madrid*; celle de l'Italie, est *Rome*; celle de la Turquie, *Constantinople*. La petite Tartarie n'en a point, parceque ces peuples vivent sous des tentes comme *Abraham* faisoit.

Lady MARY.

Ma Bonne, Lady *Sensée* a dit un mot que je ne comprends pas; qu'est-ce-qu'un législateur?

Madem. BONNE.

C'est un homme qui donne des loix. Ainsi, comme *Lycurgue* a donné des loix à la ville de *Sparte*, on dit que c'est un législateur.

TOM. II.

F f

XII. DIALOGUE,

Neuvième Journée.

Lady CHARLOTTE.

MA Bonne, j'ai trouvé dans un livre tout ce que vous nous avez dit de la Géographie, & bien d'autres choses encore, que j'ai apprises par cœur.

Madem. BONNE.

Et comment nommez vous ce livre ?

Lady CHARLOTTE.

C'est le livre de la Géographie de Mr. J. PALAIRET ; cela est fort aisé dans ce livre.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, mes enfans ; c'est le meilleur livre de Géographie qui aît

encore paru pour les jeunes dames; il faut toutes prier vos Mamans de vous l'acheter. C'est aussi lui qui a composé les cartes dont nous nous servons, elles sont fort bonnes.

Miss MOLLY.

Je vous assure, ma Bonne, que je les aime mieux que les miennes, qui sont toutes barbouillées. Quand mon maître veut trouver le nom d'une ville, il est un quart-d'heure à le chercher, quoiqu'il ait ses lunettes.

Madem. BONNE.

C'est qu'il y a un trop grand nombre de noms. Voyons donc ce que *Lady Charlotte* a appris par cœur.

Lady CHARLOTTE.

J'ai appris à voyager sur toutes les mers de l'Europe, en passant par les détroits. Je me mets dans une mer qui est à l'Est de l'Europe, elle s'a-

pelle la mer d'*Afos*, ou de *Zabache*.
 Je fors de cette mer par le détroit
 de *Cafa*, & j'entre dans la mer *Noire*.
 Je fors de la mer *Noire* par le dé-
 troit de *Constantinople*, & j'entre dans
 la mer de *Marmara*. Je fors de la
 mer de *Marmara* par le détroit des
Dardanelles, & j'entre dans la mer
Méditerranée. Entre l'Italie & la
 Sicile, je trouve le détroit, ou le
 Phare de *Mefine*. Entre l'île de Corse
 & de Sardaigne, qui sont aussi dans
 la Méditerranée, je trouve le détroit
 de *Boniface*. Je fors de la Méditer-
 ranée par le détroit de *Gibraltar*, &
 j'entre dans le grand *Océan*. Entre
 la France & l'Angleterre, je trouve
 la *Manche*, ou le canal Britannique;
 de-là, je passe au *pas de Calais*, qu'on
 appelle aussi détroit de *Douvre*; en-
 suite, à la mer du *Nord*, ou d'*Alle-
 magne*: enfin, je passe par le *Sund*,
 & j'entre dans la mer *Baltique*.

Madem. BONNE.

Reposez-vous, ma chère, car vous avez fait un grand voyage.

Lady CHARLOTTE.

Et je ne suis guère fatiguée. Pour la première fois, j'apprendrai les noms de toutes les montagnes de l'Europe, & de tous les golphes.

Madem. BONNE.

Cela fera très bien, & moi, pour vous récompenser, je vous dirai un joli conte.

Il y avoit une fois une dame, qui avoit deux filles. L'ainée, qui se nommoit *Aurore*, étoit belle comme le jour, & elle avoit un assez bon caractère. La seconde, qui se nommoit *Aimée*, étoit bien aussi belle que sa sœur, mais elle étoit maligne, & n'avoit de l'esprit que pour faire du mal. La mère avoit été aussi fort belle, mais elle commençoit à n'être

plus jeune, & cela lui donnoit beaucoup de chagrin. *Aurore* avoit seize ans, & *Aimee* n'en avoit que douze ; ainsi, la mère qui craignoit de paroître vieille, quitta le país où tout le monde la connoissoit, & envoya sa fille ainée à la campagne, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on sût qu'elle avoit une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle, & fut dans une autre ville, & elle disoit à tout le monde, qu'*Aimee* n'avoit que dix ans, & qu'elle l'avoit eue avant quinze ans. Cependant, comme elle craignoit qu'on ne découvrit sa tromperie, elle envoya *Aurore* dans un país bien loin, & celui qui la conduisoit, la laissa dans un grand bois, où elle s'étoit endormie en se reposant. Quand *Aurore* se réveilla, & qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il étoit presque nuit, & s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt ; mais au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore d'avantage. Enfin, elle vit bien loin

une lumière, & étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison. *Aurore* frapa à la porte, & une bergère vint lui ouvrir, & lui demanda ce qu'elle vouloit. Ma bonne mère, lui dit *Aurore*, je vous prie par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison, car si je reste dans le bois, je ferai mangée des loups. De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère; mais dites-moi, pourquoi êtes vous dans ce bois si tard? *Aurore* lui raconta son histoire, & lui dit: ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle! & ne vaudroit-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde, que de vivre pour être ainsi maltraitée! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable? Ma chère enfant, répliqua la bergère; il ne faut jamais murmurer contre Dieu; il est tout-puissant, il est sage, il vous aime, & vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous

en lui, & mettez-vous bien dans la tête, que Dieu protège les bons, & que les choses fâcheuses qui leur arrivent, ne sont pas des malheurs : demeurez avec moi, je vous servirai de mère, & je vous aimerai comme ma fille. *Aurore* consentit à cette proposition, & le lendemain, la bergère lui dit, je vai vous donner un petit troupeau à conduire, mais j'ai peur que vous ne vous ennuyez, ma belle fille ; ainsi, prenez une quenouille, & vous filerez, cela vous amusera. Ma mère, répondit *Aurore*, je suis une fille de qualité, ainsi je ne fais pas travailler. Prenez donc un livre, lui dit la bergère. Je n'aime pas la lecture, lui répondit *Aurore*, en rougissant. C'est qu'elle étoit honteuse d'avouer à la fée, qu'elle ne favoit pas lire comme il faut. Il falut pourtant avouer la vérité : & elle dit à la bergère, qu'elle n'avoit jamais voulu apprendre à lire quand elle étoit petite, & qu'elle n'en avoit pas eu le tems quand elle étoit devenue grande. Vous

aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère. Oui, ma mère, répondit *Aurore*. J'allois me promener tous les matins avec mes bonnes amies; après diner, je me coëffois; le soir, je restois à notre assemblée, & puis j'allois à l'opéra, à la comédie, & la nuit, j'allois au bal. Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations; & sans doute, vous ne vous ennuyiez pas. Je vous demande pardon, ma mère, répondit *Aurore*. Quand j'étois un quart-d'heure toute seule, ce qui m'arrivoit quelquefois, je m'ennuyois à mourir: mais quand nous allions à la campagne, c'étoit bien pire, je passois toute la journée à me coëffer, & à me décoëffer, pour m'amuser. Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne, dit la bergère. Je ne l'étois pas à la ville non plus, répondit *Aurore*. Si je jouois, je perdois mon argent; si j'étois dans une assemblée, je voyois mes compagnes mieux habillées que moi, & cela me chagrinoit beaucoup; si j'allois

au bal, je n'étois occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansoient mieux que moi ; enfin, je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin. Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère, en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaisir ; mais ce n'est pas tout. Vous auriez été par la suite encore plus malheureuse ; car enfin, on n'est pas toujours jeune : le tems du bal & de la comédie passe, quand on devient vieille, & qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent ; d'ailleurs, on ne peut plus danser, on n'oseroit plus se coëffer ; il faut donc s'ennuyer à mourir, & être fort malheureuse. Mais, ma bonne mère, dit *Aurore*, on ne peut pourtant pas rester seule, la journée paroît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie. Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère ; je suis seule ici, & les années me paroissent courtes

comme les jours ; si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais. Je le veux bien, dit *Aurore* ; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. La bergère, profitant de la bonne volonté d'*Aurore*, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devoit faire. Toute la journée étoit partagée, entre la prière, la lecture, le travail, & la promenade. Il n'y avoit pas d'horloge dans ce bois, & *Aurore* ne favoit pas quelle heure il étoit, mais la bergère connoissoit l'heure par le soleil : elle dit à *Aurore* de venir diner ; ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dinez de bonne heure, il n'y a pas longtemps que nous sommes levées. Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, & nous sommes levées depuis cinq heures ; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le tems passe bien vîte, & jamais on ne s'ennuie. *Aurore*, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'apliqua de tout

son cœur à la lecture & au travail ; & elle se trouvoit mille fois plus heureuse, au milieu de ses occupations champêtres, qu'à la ville. Je vois bien, disoit-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avoit pas été injuste & cruelle à mon égard, je serois restée dans mon ignorance, & la vanité, l'oisiveté, le désir de plaire, m'auroient rendue méchante & malheureuse. Il y avoit un an qu'*Aurore* étoit chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardoit ses moutons. Il se nommoit *Ingénu*, & c'étoit le meilleur prince du Monde ; mais le roi son frère, qui s'apelloit *Fourbin*, ne lui ressembloit pas, car il n'avoit de plaisir qu'à tromper ses voisins, & à maltraiter ses sujets. *Ingénu* fut charmé de la beauté d'*Aurore*, & lui dit, qu'il se croiroit fort heureux, si elle vouloit l'épouser. *Aurore* le trouvoit fort aimable ; mais elle savoit qu'une fille qui est sage, n'écoute point les hommes
qui

qui leur tiennent de pareils discours. Monsieur, dit-elle à *Ingénu*, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère; elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là bas: si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi; car elle est si sage & si raisonnable, que je ne lui défobéis jamais. Ma belle fille, reprit *Ingénu*, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre mère; mais je ne voudrois pas vous épouser malgré vous: si elle consent que vous soyez ma femme, cela, peut-être vous donnera du chagrin, & j'aimerois mieux mourir, que de vous causer de la peine. Un homme qui pense comme cela, a de la vertu, dit *Aurore*, & une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. *Ingénu* quitta *Aurore*, & fut trouver la bergère, qui connoissoit sa vertu, & qui consentit de bon cœur à son mariage: il lui promit de revenir dans trois jours pour voir

Aurore avec elle, & partit le plus content du monde, après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant *Aurore* avoit beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison; *Ingénu* lui avoit paru si aimable, qu'elle craignoit que celle qu'elle apelloit sa mère, ne l'eût rebuté; mais la bergère lui dit: ce n'est pas parcequ'*Ingénu* est prince, que j'ai consenti à votre mariage avec lui; mais parcequ'il est le plus honnête homme du monde. *Aurore* attendoit avec quelque impatience le retour du prince; mais le second jour après son départ, comme elle ramenoit son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vite dans un ruisseau, & elle se fit peur; car le sang lui couloit de tous les côtés. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle à la bergère, en rentrant dans la maison; *Ingénu* viendra demain matin, & il ne m'aimera plus tant, il me trou-

vera horrible. La bergère lui dit en souriant : puisque le bon Dieu a permis que vous soyiez tombée, sans doute que c'est pour votre bien ; car vous savez qu'il vous aime, & qu'il fait mieux que vous, ce qui vous est bon. *Aurore* reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, & elle dit en elle-même : Si le prince *Ingénu* ne veut plus m'épouser, parceque je ne suis plus belle, aparamment que j'aurois été malheureuse avec lui. Cependant la bergère lui lava le visage, & lui arracha plusieurs épines, qui étoient enfoncées dedans. Le lendemain matin, *Aurore* étoit effroyable, car son visage étoit horriblement enflé, & on ne lui voyoit pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte ; mais au lieu d'*Ingénu*, on en vit descendre le roi *Fourbin* : un des courtisans, qui étoient à la chasse avec le prince, avoit dit au roi, que son frère avoit rencontré la plus belle fille du monde,

& qu'il vouloit l'épouser. Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission, dit *Fourbin*, à son frère : pour vous punir, je veux épouser cette fille, si elle est aussi belle qu'on le dit. *Fourbin* en entrant chez la bergère, lui demanda où étoit sa fille. La voici, répondit la bergère, en montrant *Aurore*. Quoi ! ce monstre-là, dit le roi ; & n'avez-vous point une autre fille, à laquelle mon frère a donné sa bague ? La voici à mon doigt, répondit *Aurore*. A ces mots, le roi fit un grand éclat de rire, & dit : je ne croyois pas mon frère de si mauvais gout ; mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même tems, il commanda à la bergère, de mettre un voile sur la tête d'*Aurore* ; & ayant envoyé chercher le prince *Ingénu*, il lui dit : mon frère, puisque vous aimez la belle *Aurore*, je veux que vous l'épousiez tout-à-l'heure. Et moi, je ne veux tromper personne, dit *Aurore*, en arrachant son voile ; regardez mon vi-

sage, *Ingénu* ; je suis devenue bien horrible depuis trois jours ; voulez-vous encore m'épouser ? Vous paroissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince ; car je reconnois que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyois. En même tems il lui donna la main, & *Fourbin* rioit de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur le champ ; mais ensuite, il dit à *Ingénu* : comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane, je vous défends de l'amener à la Cour ; en même tems, il remonta dans son carosse, & laissa *Ingénu* transporté de joye. Eh bien, dit la bergère à *Aurore*, croyez-vous encore être malheureuse d'avoir tombé ? sans cet accident, le roi seroit devenu amoureux de vous, & si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eut fait mourir *Ingénu*. Vous avez raison, ma mère, reprit *Aurore* ; mais pourtant je suis devenue laide à faire

peur, & je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée. Non je vous assure, reprit *Ingénu* : On s'accoutume au visage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. Je suis charmée de vos sentimens, dit la bergère ; mais *Aurore* sera encore belle, j'ai une eau qui guérira son visage. Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'*Aurore* devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours son voile ; car il avoit peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyoit. Cependant *Fourbin*, qui vouloit se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'*Aimée*, sœur d'*Aurore* ; & l'ayant fait venir à sa Cour, il l'épousa. *Aurore* eut beaucoup d'inquiétude, quand elle sut que sa sœur étoit reine ; elle n'osoit plus sortir, car elle savoit combien cette sœur étoit méchante, & combien elle la haïssoit. Au bout d'un an, *Aurore*

eut un fils qu'on nomma *Beaujour*, & elle l'aimoit uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit, qu'il faisoit tout le plaisir de ses parens. Un jour qu'il étoit devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, & quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jetta de grands cris, & courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avoit beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler; mais le lendemain, elle fut contrainte d'avouer que la bergère avoit raison. *Fourbin* & sa femme, enragés de n'avoir point d'enfans, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu; & voyant qu'on ne pouvoit le trouver, ils mirent *Ingénu*, sa femme & la bergère dans une barque, & les firent exposer sur la mer, afin qu'on n'entendit jamais parler d'eux. Pour cette fois, *Aurore* crut qu'elle devoit se croire fort malheureuse; mais la

bergère lui répétoit toûjours, que Dieu faisoit tout pour le mieux. Comme il faisoit un très beau tems, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, & aborda à une ville qui étoit sur le bord de la mer. Le roi de cette ville avoit une grande guerre, & les ennemis l'assiégèrent le lendemain. *Ingénu*, qui avoit du courage, demanda quelques troupes au roi; il fit plusieurs sorties, & il eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeoit la ville. Les soldats, ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, & le roi, qui étoit assiégé, n'ayant point d'enfans, adopta *Ingénu* pour son fils, afin de lui marquer sa reconnoissance. Quatre ans après, on apprit que *Fourbin* étoit mort de chagrin, d'avoir épousé une méchante femme, & le peuple qui la haïssoit, la chassa honteusement, & envoya des ambassadeurs à *Ingénu* pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme & la bergère, mais une grande tempête étant sur-

venue, ils firent naufrage & se trouvèrent dans une île déserte. *Aurore*, devenue sage par tout ce qui lui étoit arrivé, ne s'affligea point, & pensa que c'étoit pour leur bien, que Dieu avoit permis ce naufrage : ils mirent un grand bâton sur le rivage, & le tablier blanc de la bergère au haut de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux, qui passeroient par-là, de venir à leur secours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portoit un petit enfant, & *Aurore* ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle reconnût son fils *Beaujour*. Elle demanda à cette femme où elle avoit pris cet enfant, & elle lui répondit, que son mari qui étoit un corsaire, l'avoit enlevé ; mais qu'ayant fait naufrage, proche de cette île, elle s'étoit sauvée avec l'enfant qu'elle tenoit alors dans ses bras. Deux jours après, des vaisseaux qui cherchoient les corps d'*Ingénu* & d'*Aurore*, qu'on croyoit péris, virent ce linge blanc, & étant venus dans l'île, ils menèrent leur roi & sa fa-

mille dans leur royaume. Et quelque accident qu'il arriva à *Aurore*, elle ne murmura jamais, parcequ'elle favoit par son expérience, que les choses qui nous paroissent des malheurs, sont souvent la cause de notre félicité.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je me suis impatientée de tous les malheurs d'*Aurore*; je ne pouvois me persuader que cela fût pour son bien.

Lady CHARLOTTE.

Et moi, je connois la raison qui me fait trouver la journée si longue, c'est que je suis une paresseuse qui n'aime pas à travailler.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; la journée n'est longue que pour les paresseuses. Si vous voulez ne vous

XII. DIALOGUE. 341

ennuyer jamais, il faut avoir un papier comme *Aurore*, où toutes les heures du jour seront employées utilement : si vous voulez, Mesdames, je vous donnerai à chacune un petit règlement, qui vous fera paroître les jours fort courts.

Lady SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne,

Toutes ensembles.

Nous le voulons aussi.

Madem. BONNE.

Nous y travaillerons en prenant le thé. En attendant, *Lady Mary* nous dira son histoire.

Lady MARY.

Les enfans de *Jacob*, qu'on nommoit *Israélites*, eurent une grande quantité d'enfans, & cela fit un grand peuple. Longtems après, un autre roi, nommé aussi *Pharaon*, monta sur le trône, & *Joseph* étoit mort

avant que ce roi fut né. Ce méchant roi voulut faire périr les Israélites, & il les forçoit de travailler à lui bâtir des villes; mais plus ils travailloient, plus ils se portoient bien, & plus ils avoient d'enfans. *Pharaon*, qui vouloit les détruire, commanda qu'on jettât dans le Nil tous les petits garçons des Israélites. Comme le Nil est une grande rivière, ils furent tous noyés. Un homme de la tribu de *Lévi*, eut un petit garçon qui étoit très beau, & sa mère le cacha pendant trois mois; mais comme elle avoit peur qu'on ne découvrit cet enfant; elle fit un joli panier, & ayant mis son fils dedans, elle le porta sur le Nil, & laissa sa fille *Marie* pour voir ce qu'il deviendroit. La fille de *Pharaon* vint dans ce tems pour se baigner, & ayant vû cette corbeille, elle commanda à une de ses servantes de la prendre. Quand elle vit ce bel enfant dans la corbeille, elle en eut pitié, & dit, je veux le sauver. *Marie* qui entendit cela,

cela, lui dit : Madame, si vous voulez, j'irai vous chercher une nourrice. Je le veux bien, lui dit la princesse. Alors *Marie* fut chercher sa mère ; & la princesse, ayant nommé cet enfant *Moïse*, le donna à nourrir à sa propre mère, qu'elle ne connoissoit pas.

Madem. BONNE.

Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Quand *Moïse* fut grand, la fille de *Pharaon* le prit pour son fils, & il étoit un grand seigneur ; mais les richesses, & les plaisirs de la Cour, ne lui firent point oublier les *Israélites* ses frères. Un jour il en vit un, qui étoit maltraité par un *Egyptien*, & *Moïse* tua cet *Egyptien* qui vouloit tuer cet *Israélite* : il le cacha dans du fable, & croyoit fermement que personne ne l'avoit vû. Le lendemain, il trouva deux *Israélites* qui se querelloient ; il leur dit : pourquoi vous querellez

TOM. II.

Hh

vous ? vous êtes frères, il faut vivre en paix. Un de ces *Israélites* lui dit : de quoi vous mêlez-vous ? vous n'êtes pas notre juge ; voulez-vous aussi me tuer, comme vous avez tué hier cet *Egyptien* ? *Moïse*, qui croyoit que personne ne favoit qu'il avoit tué cet homme, fut fort effrayé, & ayant appris que le roi le vouloit faire mourir, il s'enfuit dans un autre país. Quand il eut beaucoup marché, il s'affit près d'un puits pour se reposer, & il vint là sept filles qui étoient sœurs, & leur père se nommoit *Jéthro*. Ces filles ayant tiré de l'eau pour faire boire leurs troupeaux, il vint des bergers qui vouloient les chasser ; mais *Moïse* défendit ces filles, & quand elles furent retournées chez leur père, elles lui racontèrent ce qui s'étoit passé. --- *Jéthro* leur dit : pourquoi n'avez-vous pas prié cet honnête homme d'entrer, pour manger un morceau avec nous ? *Jéthro* fit donc venir *Moïse*, & par la suite, il lui donna en mariage une de ses filles qui se nommoit *Séphora*.

Madem. BONNE.

Continuez, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

Moïse gardoit un jour les troupeaux de son beau-père *Jéthro*, & il vint jusqu'à la montagne d'*Horeb*; & pendant qu'il gardoit ce troupeau, il vit un buisson tout en feu, mais pourtant ce buisson ne brûloit pas. *Moïse* s'approcha pour admirer cette merveille; alors il entendit une voix qui lui dit: ôtez vos souliers, car ce lieu est saint. Alors *Moïse* se prosterna la face contre terre, & la voix lui dit: Je suis le Dieu d'*Abraham*, d'*Isâc* & de *Jacob*; j'ai entendu le cri de mon peuple qui est en *Egypte*, car les *Israëlites* sont mon peuple; c'est pourquoi je te commande d'aller vers eux pour les délivrer, & tu leur diras, que tu viens de ma part. Seigneur, dit *Moïse*, je ne fais pas votre nom, comment pourrai-je le leur dire? *Je suis celui qui suis*, répondit la

voix; va t'en trouver *Pharaon*, & tu lui demanderas la permission de mener mon peuple dans le désert, pour y sacrifier pendant trois jours. Seigneur, reprit *Moïse*, *Pharaon* ne voudra pas me croire, & il me fera mourir. Je serai avec toi, reprit la voix, & je te donnerai le pouvoir de faire des miracles. Jette à terre la petite baguette que tu as dans la main. *Moïse* obéit, & cette baguette, ou verge, fut d'abord changée en serpent. *Moïse* eut peur & il s'enfuit; mais la voix lui dit: prend ce serpent par la queue, & aussi-tôt il redeviendra baguette. Cela arriva comme la voix l'avoit dit, & pourtant *Moïse* n'étoit pas encore rassuré. La voix lui commanda de mettre sa main dans son sein, & aussi-tôt elle fut couverte de galle; & puis ayant mis une autre fois cette main galeuse dans son sein, elle fut guérie. Quoique *Moïse* connût par ces miracles, que c'étoit Dieu qui lui parloit, il avoit bien de la peine à se résoudre d'aller trouver *Pharaon*, &

il dit : Seigneur, vous savez bien que je n'ai pas la langue fort libre ; j'ai eu toute ma vie beaucoup de peine à prononcer, & depuis que je vous ai parlé, j'ai encore plus de peine. La voix lui répondit : Qui a fait la bouche du muet & de celui qui parle ? N'est-ce pas moi ? Va t'en, je serai dans ta bouche, & puis j'enverrai au devant de toi ton frère *Aaron* qui parle aisément, & qui sera ton interprète. *Moïse* quitta donc cette montagne & retourna en *Egypte*, & comme il étoit en chemin, *Aaron* vint au devant de lui, comme Dieu le lui avoit promis.

Lady SPIRITUELLE.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire de la Sainte Ecriture est belle ; je passerois les jours & les nuits à l'entendre.

Miss MOLLY.

Je vous prie, ma Bonne, dites-moi ce que cela veut dire, *je suis celui qui suis*.

Madem. BONNE.

Cela veut dire, Je suis Dieu par moi-même, & sans le secours de personne. J'ai toujours été, je serai toujours. Tout ce qui est sur la terre, n'est rien en comparaison de moi. Les rois, les empereurs, les conquerans, les riches, les nobles; tout cela n'est rien devant moi, tout cela ne subsiste que par ma volonté; tout le monde entier est moins devant moi qu'un grain de poussière: je pourrois le détruire dans un instant. Je suis seul, je suis tout ce qu'il y a de bon, de grand, de sage, de puissant, d'aimable, de juste.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, vous dites qu'il n'y a que Dieu qui *est*. Il me semble pourtant, que je suis aussi quelque chose; la terre, le soleil, les hommes, sont quelque chose aussi: on ne peut

donc pas dire qu'il n'y a que Dieu qui soit quelque chose.

Madem. B O N N E.

Pardonnez-moi, ma chère. Vous êtes quelque chose, cela est vrai, vous avez l'être ; mais cet être que vous avez, Dieu vous l'a prêté, il lui appartient, il peut vous l'ôter dans un moment. Si je vous prêtois ma robe, vous ne pourriez pas dire que cette robe fût à vous ; & bien, votre corps, votre ame, votre esprit, vos parens, vos richesses ; en un mot tout ce que vous avez, est à Dieu : il vous l'a prêté. Il n'y a que Dieu à qui on n'a jamais rien donné, ni prêté, parce que rien n'étoit avant lui, & que tout ce qui existe, vient de lui. Il est donc le maître de tout ce qu'il a & de tout ce qu'il donne ; c'est-à-dire de tout ce qui existe. Voyez, mes enfans, combien il mérite de reconnaissance & d'amour. Nous aimons ceux qui nous font du bien : or Dieu nous a donné tout ce que nous avons ;

il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur, il nous aime comme ses enfans ; nous serions donc bien méchantes, si nous refusions de l'aimer & de lui obéir.

Lady SENSE'E.

Pour moi, ma Bonne, quand je lis les histoires que ces dames viennent de répéter, je ne puis m'empêcher de frémir de respect.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Nous sommes si petits devant Dieu, que nous ne pouvons être assez pénétrés de respect en sa présence. Dieu est partout, mes bons enfans ; mais il est d'une manière particulière dans les temples, & dans les lieux où l'on prie. C'est donc un grand péché de lui manquer de respect dans ces lieux ; d'y parler, d'y rire, d'y tourner la tête. C'est donc un péché quand on fait ses prières sans atten-

XII. DIALOGUE. 351

tion. Que diriez-vous, Mesdames, si une pauvre femme demandoit permission de parler au roi, & que lorsqu'elle seroit dans sa chambre pour lui demander une grace, elle lui tournoit le dos, & s'amusoit à rire, & à parler avec ses domestiques?

Lady MARY.

Je dirois qu'elle seroit folle, & je suis folle aussi quelquefois, car pendant que je suis à genoux pour parler au bon Dieu, je tourne la tête, & je ne pense pas à ce que je dis; mais je veux me corriger, & avant ma prière, je prendrai un petit moment pour penser que je vai parler à Dieu.

Madem. BONNE.

Je vous assure, si vous faites cela, que vous n'aurez pas envie de tourner la tête. C'est une excellente habitude de penser souvent à la présence de Dieu. On ne devient méchante que parcequ'on l'oublie. Si,

avant de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmande, on pensoit, je vai commettre ces fautes devant Dieu ; il me regarde, il hait les méchans, il peut les punir, & peut-être, va-t-il me punir tout-à-l'heure : si, dis-je, on pensoit à cela, on ne feroit pas assez effronté pour faire ces fautes. Adieu, Mesdames, je

Lady M A R Y.

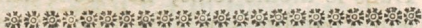
Ma Bonne, avant de nous en aller, expliquez-moi, je vous prie, un mot que je n'entend pas. On nous a dit que le père de *Moïse* étoit de la tribu de *Lévi*, qu'est-ce qu'une tribu ?

Madem. B O N N E.

Tribu veut dire famille. Vous savez, mes enfans, que *Jacob* avoit douze fils ; cela faisoit douze familles, qu'on apella tribus. Je vai vous les nommer, *Ruben*, *Siméon*, *Lévi*, *Juda*, *Iffacar*, *Zabulon*, *Dan*, *Gad*, *Ascer*, *Nephtali*, *Joseph*, *Benjamin*. C'é-

XII. DIALOGUE. 353

toit donc-là, les douze tribus d'Israël, c'est-à dire, les douze familles sorties de *Jacob*. Mais comme *Jacob* adopta deux des fils de *Joseph*, qui s'apelloient *Manassé*, & *Ephraïm*, cela fit deux demi-tribus, ou familles, pour représenter la tribu de *Joseph*. Voila ce que vous vouliez savoir, *Lady Mary*. Mais quand vous m'avez interrompue, j'allois vous dire que nous irons dîner à la campagne après demain, & que si vous voulez venir du matin, nous irons toutes ensemble demander permission à vos Mamans, & vous me ferez savoir demain, si nous vous attendrons.



XIII. DIALOGUE.

Dixième Journée.

Madem. BONNE.

PENDANT le chemin, Mesdames, je vai vous raconter un joli conte que j'ai lu quelque part.

Conte des trois Souhaits.

Il y avoit une fois un homme qui n'étoit pas fort riche ; il se maria, & épousa une jolie femme. Un soir, en Hiver, qu'ils étoient auprès de leur feu, ils s'entretenoient du bonheur de leurs voisins qui étoient plus riches qu'eux. Oh ! si j'étois la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterois, dit la femme, je serois bientôt plus heureuse que tous ces gens-là. Et moi aussi, dit le mari ; je voudrois être au tems des fées, & qu'il s'en trouvât une assez bonne, pour m'accorder tout ce que je voudrois. Dans le même tems, ils virent dans leur chambre une très-belle dame, qui leur dit : je suis une fée ; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez : mais prenez-y garde ; après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme & cette femme furent très-embarrassés.

Pour

Pour moi, dit la femme, si je suis la maîtresse, je fais bien ce que je souhaiterai : je ne le souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche, & de qualité. Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin, on peut mourir jeune : il seroit plus sage de souhaiter de la santé, de la joie, & une longue vie. Et à quoi serviroit une longue vie, si l'on étoit pauvre, dit la femme, cela ne serviroit qu'à être malheureux plus longtems. En vérité, la fée auroit dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons ; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurois besoin. Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du tems : examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécessaires, & nous les demanderons ensuite. J'y veux penser toute la nuit, dit la femme ; en attendant, chauffons nous, car il fait froid. En même tems, la femme prit

les pinçettes, & racommoda le feu ; & comme elle vit qu'il y avoit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit, sans y penser : voila un bon feu, je voudrois avoir une aûne de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. A peine eut elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aûne de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari ; ne voila-t-il pas un beau souhait, nous n'en avons plus que deux à faire ; pour moi, je suis si en colère, que je voudrois que tu eusses le boudin au bout du nez. Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il étoit encore plus fou que sa femme ; car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne pût jamais l'arracher. Que je suis malheureuse, s'écria t-elle ; tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensois pas, répondit le mari ; mais, que

XIII. DIALOGUE. 357

ferons nous ? Je vai fouhaier de grandes richesses, & je te ferai un étui d'or, pour cacher ce boudin. Gardez-vous en bien, reprit la femme, car je me tuerois, s'il falloit vivre avec ce boudin qui est à mon nez : croyez-moi, il nous reste un fouhait à faire, laissez-le moi, ou je vai me jeter par la fenêtre; en disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, & son mari, qui l'aimoit, lui cria, arrête, ma chère femme, je te donne la permission de fouhaier tout ce que tu voudras. Eh bien, dit la femme, je fouhaite que ce boudin tombe à terre. Dans le moment, le boudin tomba, & la femme, qui avoit de l'esprit, dit à son mari : la fée s'est moquée de nous, & elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches, que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne fouhaitons rien, & prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer; en attendant, soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste

que cela de nos souhaits. Le mari pensa que sa femme avoit raison, & ils soupèrent gayement, sans plus s'embarraffer des choses qu'ils avoient eu dessein de souhaiter.

Lady S E N S E'E.

Cette femme souhaitoit une douzaine de dons; mais avec tout cela, elle auroit pû être encore malheureuse. Par exemple: si elle eut souhaité un bon dîner, il auroit fallu avoir aussi un bon apétit pour le manger; & puis, de la modération, pour n'en point manger trop pour n'être pas malade: voila trois souhaits pour un dîner.

Lady M A R Y.

Si j'avois la liberté de souhaiter quelque chose, je souhaiterois d'être, tout d'un-coup, la plus savante du Monde.

Madem. B O N N E.

Mais, ma chère, cela ne seroit pas assez; il faudroit souhaiter encore

de faire un bon usage de votre science, car sans cela, elle pourroit servir à vous rendre plus sotté, plus orgueilleuse, & plus méchante.

Lady CHARLOTTE.

Et moi, je souhaiterois de devenir la meilleure de toutes les filles ; car j'ai beaucoup de peine à n'être plus méchante.

Madem. BONNE.

Il n'y a rien à dire à ce souhait, il est parfaitement bon. Mais, ma chère, il a encore un avantage que vous ne connoissez pas. Je suppose que vous souhaitiez d'être belle, d'être riche, ou quelque autre avantage. Vous aurez beau souhaiter toute votre vie, vous ne ferez jamais ni plus riche, ni plus belle. Les souhaits que nous faisons, ne nous avancent de rien. Mais si-tôt qu'on souhaite véritablement d'être bonne & vertueuse, on commence à le devenir. Remarquez,

mes enfans, ces paroles, *quand on soubaite véritablement*, c'est-à-dire, quand on travaille à le devenir, & qu'on prend toute la peine nécessaire pour cela ; car il n'y a personne, même parmi les plus méchantes, qui ne souhaitât de devenir vertueuse tout-d'un-coup, pourvu que cela ne donnât aucune peine ; mais si l'on souhaite véritablement de devenir bonne, on en prend les moyens. Dites-moi, *Lady Charlotte*, n'est-il pas vrai, que vous souhaitez d'être bonne tout-d'un-coup, pour être débarrassée de la peine de corriger vos défauts ?

Lady CHARLOTTE.

Tout justement, ma Bonne, je crois que vous devinez. Quand je pense à la peine que j'aurai à devenir douce, cela m'effraye. Je vous assure que je prend beaucoup de peine, & malgré cela, à tous momens je fais des fautes ; j'ai peur de ne me corriger jamais.

Madem BONNE.

C'est la paresse qui vous donne cette peur, ma bonne amie. Retenez bien qu'on se corrige toujours quand on repare ses fautes. Si vous vouliez aller d'ici à Kengfinton, & que vous tombassiez à chaque pas, vous seriez sans doute bien longtems à faire ce chemin ; mais enfin, vous y arriveriez, pourvû que vous eussiez soin de vous relever. Si au contraire vous disiez, je tombe trop souvent, & cela me donne trop de peine de me relever, ainsi je veux rester à terre ; certainement vous n'arriveriez jamais. Il en est ainsi du voyage que nous faisons pour aequérir la vertu ; nous arriverons un jour, pourvû que nous ne restions pas à terre par paresse.

Lady CHARLOTTE.

Je ne croyois pas être paresseuse, ma Bonne, j'aime à travailler, à apprendre par cœur, & je fais une grande leçon de Géographie.

Madem. BONNE.

On peut être paresseuse quoiqu'on aime à travailler & à apprendre, mais d'une paresse d'esprit qui est bien dangereuse ; car elle ôte le courage. Voyons donc cette leçon de Géographie que vous avez apprise.

Lady CHARLOTTE.

J'ai appris toutes les montagnes de l'Europe, les principales rivières, les presqu'îles, & les isthmes.

Madem. BONNE.

Vous nous parlerez des montagnes & des presqu'îles ; pour les rivières, nous les apprendrons en parlant des pays où elles coulent.

Lady CHARLOTTE.

On trouve dans la Grande Bretagne, entre l'Angleterre & l'Ecosse, le mont *Chéviot*. Les montagnes *Dophrines* sont entre la Norwége &

XIII. DIALOGUE. 363

la Suède : les montagnes des *Pyrenées* sont entre la France & l'Espagne : les *Alpes* entre la France, la Savoie, & l'Italie : les *Apennins* traversent l'Italie ; & dans la Hongrie, on trouve les monts *Crapack*.

Il y a dans l'Europe deux presque-îles qui ont des Isthmes. L'une est la *Morée*, au Sud de l'Europe dans la Turquie Européenne ; elle est jointe à la terre ferme par l'Isthme de *Corinthe*. L'autre est la *Crimée*, au Nord de la mer Noire, & elle est jointe à la terre ferme par l'Isthme de *Precop*. On dit que le *Jutland*, qui est au roi de Danemarck, est aussi une presque-île.

Madem. BONNE.

Courage, ma chère, vous deviendrez bientôt une habile Géographe : voyons présentement, si ces dames savent leurs histoires. Commencez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Moïse & Aaron vinrent trouver *Pharaon*, & lui dirent : Le Dieu Eternel te commande de laisser aller son peuple dans le désert, afin qu'il lui offre un sacrifice. *Pharaon* répondit, je ne connois pas le Dieu Eternel. Ce méchant roi envoya chercher ceux qui faisoient travailler les Israélites, & leur dit : Augmentez le travail de ce peuple ; c'est parce qu'il ne travaille pas assez, qu'il a le tems de souhaiter d'aller au désert. On donna donc aux Israélites plus de travail qu'ils n'en pouvoient faire, & on les battoit, parcequ'ils n'avoient pas faire leurs ouvrages. Les Israélites, voyant qu'ils étoient plus malheureux qu'auparavant, dirent à *Moïse* : Vous êtes cause de notre malheur : pourquoi avez-vous dit à *Pharaon* de nous laisser aller dans le désert ? Alors *Moïse* dit au Seigneur : Vous voyez que mes frères sont en colère contre moi. Le Seigneur lui répon-

XIII. DIALOGUE. 365

dit : Je suis le Dieu d'*Abraham*, d'*Isâc* & de *Jacob*. Je donnerai aux Israélites la terre de Canaan, qui est le meilleur païs du Monde; retourne à *Pharaon*, & *Aaron* fera des prodiges en sa présence. *Moïse* & *Aaron* furent encore trouver le roi, & *Aaron* ayant jetté sa verge contre terre, elle fut changée en dragon. Les magiciens de *Pharaon* changèrent aussi leurs baguettes en dragons; mais le dragon d'*Aaron* mangea les dragons des magiciens. Ensuite, *Aaron* frapa de sa baguette les eaux du fleuve, & elles furent changées en sang; ces eaux étoient puantes, & firent mourir tous les poissons: mais comme les magiciens changeoient aussi les eaux en sang, *Pharaon* ne voulut point laisser aller les Israélites.

Madem. BONNE.

Continuez, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Dieu commanda ensuite à *Aaron* d'étendre sa verge, & il vint dans

l'Egypte une grande quantité de grenouilles ; elles montoient dans les maisons, dans les lits, dans les fours, & jusques dans la chambre du roi. Alors *Pharaon* dit à *Moïse* : prie ton Dieu qu'il fasse mourir ces grenouilles, & je laisserai aller les Israélites. *Moïse* pria Dieu, les grenouilles moururent ; mais après qu'elles furent mortes, *Pharaon* ne voulut plus tenir sa promesse. Alors Dieu envoya une grande quantité de poux dans l'Egypte, puis des bêtes, ensuite une grosse grêle, qui tuoient les hommes & les animaux ; il envoya aussi des plaies sur tous les hommes, & à midi on ne voyoit pas clair, parceque la terre étoit couverte d'un affreux brouillard ; il n'y avoit que dans le país des Israélites, que tous ces malheurs n'arrivoient pas : mais pour cela, *Pharaon* ne voulut pas laisser aller les Israélites. Alors Dieu dit à *Moïse* : Que chaque famille des Israélites prenne un agneau, ou un chevreau ; ils le tueront le quatorzième jour

XIII. DIALOGUE. 367

jour de ce mois, & ils froteront avec son sang toutes leurs portes. On doit faire rotir cet agneau, ou ce chéveau, & le manger avec du pain sans levain & des laitues amères : il faudra tout manger, & s'il en reste quelque chose, il faut qu'il soit brûlé. Vous mangerez ce souper debout, à la hâte, ayant des habits de voyageurs : car je vai vous tirer d'*Egypte*, & tous les ans, vous célébrerez cette délivrance pendant sept jours, en mangeant du pain sans levain.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les Israélites, ayant appris la volonté du Seigneur par la bouche de *Moïse* & d'*Aaron*, firent tout ce qui leur étoit ordonné. Sur le minuit Dieu envoya son ange qui tua les fils aînés des *Egyptiens*, depuis le fils du roi, jusqu'à celui des esclaves ; mais il

K k

ne mourut personne dans les maisons, dont les portes étoient arrosées du sang de l'agneau, ou du chévreau. Alors *Pharaon* & le peuple firent de grands cris, & dirent aux Israélites : allez-vous en bien vite, & priez Dieu pour nous. Les Israélites, par l'ordre de Dieu, empruntèrent à leurs voisins des vases d'or & d'argent, qu'ils emportèrent avec eux : & ils étoient si pressés, qu'ils emportèrent leur pâte pour faire le pain avant qu'il y eut du levain. Quand les Israélites sortirent de l'*Egypte*, ils étoient six cens mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Dieu leur recommanda de ne jamais manquer à manger cet agneau tous les ans, pour célébrer leur délivrance ; mais il leur défendit de casser un seul de ses os, & d'en donner à ceux qui ne seroient point circoncis.

Lady MARY.

Ma Bonne, les enfans d'Israël, ont-ils rendu aux *Egyptiens* les vases d'or

& d'argent qu'ils leur avoient empruntés ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère.

Lady MARY.

Mais ils étoient donc des voleurs.

Madem. BONNE.

Remarquez mes enfans, que les rois d'*Egyte* avoient fait travailler les Israëlités comme des esclaves, sans leur payer leur travail ; ils avoient bâti plusieurs villes au païs des *Egyptiens*, & Dieu qui est juste, voulut que les *Egyptiens* les païassent malgré eux ; c'est pourquoi, il commanda aux Israëlités d'emprunter ces vases sans les avertir qu'ils n'auroient jamais l'occasion de les rendre. Aparament qu'ils ne favoient pas qu'ils ne reviendroient jamais : il est vrai qu'ils n'auroient pas péché s'ils l'avoient sù, parceque Dieu qui

est le maître de tout, leur avoit donné ces vases. Si Dieu ne les leur avoit pas donné pour les payer de leur travail, ils eussent fait un péché de les prendre; car il n'est pas permis de prendre quelque chose à une personne, quand même elle nous devoit de l'argent.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous prie, ma Bonne, dites-moi, ce que c'est que la circoncision?

Madem. BONNE.

C'étoit une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour les enfans des Israélites, & qui étoit la marque qui les distinguoit des autres nations; ainsi quand un étranger vouloit se faire Israélite, ou Juif, car c'est la même chose, il faisoit cette cérémonie.

Madem. CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'une cérémonie?

Madem. BONNE.

Il y en a de plusieurs fortes, mes enfans. Par exemple : il faloit manger l'agneau Pascal debout, en habit de voyageur, avec des laitues amères, & un bâton à la main; ce bâton, ces laitues, cet habit, c'étoient des cérémonies.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, il me souvient d'avoir lû dans la Sainte Ecriture, que Dieu commanda aux Juifs de lui offrir les premiers nés.

Madem. BONNE.

J'allois le dire, ma chère ; non seulement on les offroit, mais on les donnoit au Seigneur. Les parens après cela étoient obligés de les racheter, & ils donnoient à la place de leurs enfans, un agneau, ou deux tourterelles.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je suis l'ainée ; ainsi, si j'avois vécu dans ce tems-là, on m'auroit offerte au Seigneur.

Madem. BONNE.

Vous devez vous offrir vous-même, comme les prémices de la famille. Allons dîner Mesdames, & après le dîner, nous irons nous promener dans le jardin.

XIV. DIALOGUE,

Onzième Journée.

Lady CHARLOTTE.

MA Bonne, je n'ai pas dormi de toute la nuit ; on m'a donné une estampe, & l'on m'a dit qu'en me l'expliquant, vous me raconteriez une jolie fable, je meurs d'envie de la favoir :

Madem. BONNE.
 Approchez, Lady *Sensée*, & venez
 expliquer cette estampe.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, vous lui cachez les
 noms, comment voulez-vous qu'elle
 les devine ?

Madem. BONNE.

Elle n'a pas besoin de lire les noms
 des personnages, qui sont dans cette es-
 tampe, pour les connoître: quand on
 fait bien l'histoire & la fable, on de-
 vine tous les tableaux, toutes les ta-
 pifieries, & toutes les estampes ; vous
 l'allez voir.

Lady SENSÉE.

Ce vieillard & cette bonne femme
 dont les habits sont si usés, c'est un
 mari & une femme qu'on appelle *Phi-*
lemon & *Baucis*. Ce grand homme
 qui a une oye entre les jambes, c'est

Jupiter, que les payens appelloient le Dieu du ciel ; & cet autre qui est à côté de lui, c'est son fils *Mercur*e, qui étoit l'ambassadeur des Dieux, & le protecteur des marchands & des voleurs.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma chère, comment avez-vous pu deviner cela ?

Lady SENSE'E.

J'aurois, je crois, reconnu ces deux vieilles gens, mais cet oye qui se sauve entre les jambes de *Jupiter*, suffisoit pour me faire connoître l'estampe ; si ma Bonne veut me le permettre, je vous raconterai cette fable, & vous verrez après cela qu'il n'étoit pas difficile de deviner.

Madem. BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

Lady SENSE'E.

Jupiter & Mercure prirent un jour une figure humaine, & furent voyager. Ils arrivèrent un soir dans un grand village, & demandèrent à coucher par charité ; mais personne ne voulut les recevoir. Après avoir frappé à toutes les portes, ils furent à une petite cabane, couverte de paille & de feuilles d'arbres : le maître de cette cabane étoit un pauvre vieillard qui vivoit en paix avec *Baucis* sa femme. Les Dieux les prièrent de leur laisser passer la nuit dans leur cabane, & ces bonnes vieilles gens, y consentirent de bon cœur : d'abord *Philemon* pria *Baucis* de faire chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces étrangers, & la bonne femme, pour allumer plus vite le feu, cassa quelques branches de celles qui couvroient leur petite maison ; ensuite elle souffla le feu avec sa bouche, car elle n'avoit pas de soufflet. Lorsque l'eau fut chaude, *Philemon*

prit un plat de bois, qui étoit attaché à la muraille avec une cheville, & pendant qu'il lavoit les pieds de ces étrangers, *Baucis* lava la table, & la frota avec de la menthe, pour lui donner une bonne odeur ; ensuite, elle mit un morceau de tuile sous un des pieds de cette table, parcequ'il étoit un peu cassé. Il n'y avoit point de chaise dans cette pauvre maison, & il falloit s'asseoir sur un banc : *Baucis* pour le rendre moins dur, mit dessus un vieux morceau de tapisserie, dont elle couvroit son lit les jours de bonnes fêtes. Elle courut aussi au jardin, & apporta des prunes sur une feuille de vigne, un peu de miel dans une moitié de plat, car il étoit cassé, & un morceau de fromage. Ils se mirent tous à table, & *Philemon* demanda pardon aux étrangers de les recevoir si mal. Tout d'un coup, il se souvint qu'il avoit une oye, & résolut de la tuer pour donner un meilleur souper à ses hôtes, il se leva donc avec sa femme pour attraper l'oye, mais cet animal

se fauvoit tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, & les bonnes gens, à force d'avoir couru, étoient tout en sueur. A la fin, l'oye se réfugia entre les jambes de *Jupiter*, & ce dieu dit à *Philemon*, & à *Baucis*: je suis content de votre charité; suivez-moi sur cette grande montagne. En même tems il parut environné de lumière aussi bien que *Mercuré*. Lorsqu'ils furent sur la montagne, *Jupiter* leur dit: regardez derrière vous. Ils obéirent, & virent qu'il n'y avoit plus de village, il n'y avoit qu'une grande quantité d'eau; car *Jupiter*, pour punir la dureté des habitans de ce village, les avoit tous noyé, en faisant venir un lac dans cet endroit; mais au milieu de ce lac, on voyoit la petite cabane des vieilles gens, qui avoit été conservée. Comme ils étoient charitables, ils s'affligèrent du malheur de leurs voisins, quoique ces gens ne leur eussent jamais fait que du mal. Ensuite, *Jupiter* leur dit: demandez-moi une récompense, & je vous l'ac-

corderai. Ces bonnes gens consul-
 tèrent un moment ensemble, après
 quoi *Philemon* dit à *Jupiter* : puis-
 que vous avez la bonté de vouloir
 nous récompenser, transportez notre
 petite maison sur cette montagne,
 changez-là dans un temple où vous
 foyez adoré, que je sois votre prêtre,
 & *Baucis* votre prêtresse, & faites
 que nous y mourrions ensemble le
 même jour, afin que je n'aye pas la
 douleur de pleurer ma chère *Baucis*,
 & qu'elle n'ait point de larmes à ré-
 pandre pour son fidèle *Philemon*. *Ju-
 piter* accorda une demande si juste,
 la maison fut changée dans un tem-
 ple, & les bonnes gens y vécurent en
 paix plusieurs années. Un jour, qu'ils
 étoient assis devant la porte du temple,
 & qu'ils s'entrenoient de l'amour
 qu'ils devoient aux Dieux, *Philemon*
 voulut se lever, mais il s'aperçût qu'il
 n'avoit plus de jambes, & qu'elles
 étoient changées en arbres. *Baucis*
 voulut aller pour le secourir; elle
 connut que le même changement étoit
 arrivé

arrivé en elle. Elle dit donc adieu à son cher *Philemon*, il lui parla tant qu'il eut l'usage de la parole, mais l'écorce montant petit-à-petit, les envelopa entièrement, & ils devinrent deux beaux arbres, qui restèrent toujours à la porte du temple.

Vous voyez bien, Mesdames, qu'après avoir lu cette fable, il n'étoit pas difficile d'expliquer l'estampe.

Lady SPIRITUELLE.

Je vois aussi que *Lady Sensée* n'est jamais fière de ce qu'elle fait. Si j'en avois dit autant, je serois toute glorieuse.

Madem. BONNE.

Cela auroit pu vous arriver il y a deux mois ; mais je vous crois corrigée, ma chère. *Lady Sensée* a bien raison de ne pas être glorieuse d'avoir expliqué cette fable : cela prouve qu'elle a de la mémoire, mais cette mémoire, ce n'est pas elle qui se l'est donnée, c'est un présent de Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Je fais que sa mémoire est un présent de Dieu ; mais son application à profiter de sa mémoire, mérite des louanges.

Lady SENSE'E *embrassant* *Lady*
SPIRITUELLE.

Vous êtes bien bonne, ma chère amie, de penser si bien de moi.

Madem. BONNE.

J'ai bien du plaisir à voir *Lady Spirituelle* si changée : autrefois, ma chère, vous auriez été chagrine & jalouse de la mémoire & de l'application de votre compagne ; aujourd'hui cela vous fait plaisir, vous en êtes contente : en corrigeant votre orgueil, vous avez chassé la jalousie, & tous les chagrins qu'elle vous causoit : vous vous faites aimer de vos compagnes qui souhaitent de vous voir souvent, parce qu'au lieu

XIV. DIALOGUE. 381

de chercher à les mortifier, vous n'êtes occupée qu'à leur dire des choses agréables. N'est-il pas vrai, ma chère, que votre cœur est mille fois plus content qu'il n'étoit autrefois ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela est bien vrai, ma Bonne, mais je fais encore bien des fautes. Par exemple, je n'ai pas encore pardonné à Mylord . . . qui a dit que j'étois une peste.

Madem. BONNE.

Comment, ma chère, c'est l'homme du monde auquel vous avez les plus grandes obligations. Rendez-vous justice ; Mylord avoit raison : ce n'est pas par méchanceté qu'il disoit cela, au contraire, il vous aime : il s'est fort bien aperçu de votre conversion, & il disoit, il y a trois jours, que si vous continuiez comme vous avez commencé, vous seriez la plus aimable femme de *Londres*.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, est-ce une faute d'être bien contente de ce que Mylord . . . a dit ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère. Nous devons chercher à plaire à tout le monde, pourvu que ce soit par nos vertus ; & rien n'est si mal que de dire, je ne me soucie pas qu'on me méprise.

Lady CHARLOTTE.

J'ai dit cette sottise-là, bien des fois ; mais ma Bonne, je ne le pensois pas ; c'étoit par dépit & par rage que je disois cela, & pour donner du chagrin à ma gouvernante & à mes sœurs.

Madem. BONNE.

Vous preniez-là une belle vengeance : c'est comme si vous mettiez le feu à une belle maison que vous auriez, pour brûler l'écurie de votre voisin qui seroit à côté ; mais ne par-

XIV. DIALOGUE. 383

lons plus de cela, puisque vous vous êtes corrigée. Nous allons à présent répéter nos histoires.

Lady MARY.

Ma Bonne, je vous prie auparavant, de m'expliquer deux mots que je n'entends pas. Qu'est-ce qu'un *Hôte*? Qu'est ce qu'un *Lac*?

Madem. BONNE.

Ce mot d'*hôte* a deux significations. Quelquefois, il veut dire une personne chez laquelle on loge & l'on mange. Ainsi, le maître d'un auberge, s'appelle un *hôte*, & sa femme une *hôtesse*. Quelquefois aussi, il veut dire, des personnes qui viennent manger & coucher chez nous; comme dans la fable de *Philemon* & de *Baucis*: *Jupiter* & *Mercur*e étoient leurs hôtes, *Lady Sensée* va vous dire ce que c'est qu'un lac, & en même tems, elle vous dira la différence qu'il y a entre les mers, les rivières, les fleuves & les lacs.

Lady SENSE'E.

Une mer, c'est une grande quantité d'eaux, qui ne sortent point de leur place, & qui ne courent point comme les rivières.

Lady MARY.

Est-ce que les rivières courent ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, elles coulent ou marchent toujours ; mettez-vous sur le pont de *Westminster* ; vous verrez que l'eau ne se tient point tranquile, & qu'elle va toujours du coté du pont de *Londres*.

Miss MOLLY.

Dites-moi, je vous prie, d'où viennent les rivières ?

Madem. BONNE.

Elles sortent ordinairement des montagnes. La rivière coule sans cesse, jusqu'à-ce qu'elle trouve une

XIV. DIALOGUE. 385

autre rivière où elle se perd. Mais si elle ne rencontre point de rivière dans son chemin, & qu'elle aille jusqu'à la mer; alors on la nomme un fleuve. Un fleuve est donc une grande rivière, qui ordinairement porte son nom jusqu'à la mer.

Lady CHARLOTTE.

Je n'entends pas bien cela, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Vous le comprendrez en regardant une carte. Voyez-vous cette grande rivière qu'on appelle le Rhône. Voila plusieurs autres rivières qui viennent se perdre chez-elle. En voila surtout deux grandes, la Saône & l'Isere. Quand la Saône & l'Isere ont attrapé le Rhône, il n'y a plus de Saône ni d'Isere, mais seulement le Rhône, qui court encore fort longtemps, & puis va se jeter dans la mer.

Quand le Rhône arrive à la mer, on le nomme encore le Rhône; c'est

donc un fleuve, parcequ'il garde son nom jusqu'à la mer. Je dis que cela arrive ordinairement, mais pas toujours. Car le Rhin qui coule à l'Ouest de l'Allemagne, ne va pas jusques à la mer, mais il se perd dans les sables. *Voyez aux pages 57 & 58. du Tome I. de la Nouv. Introd. à la Géographie Moderne, vous y trouverez les principales rivières de l'Europe. Lady Sensee, dites-nous ce que c'est qu'un lac, & combien il y a de grands lacs en Europe.*

Lady SENSE'E.

Un lac, est comme une petite mer; car ses eaux ne courent pas. Il y en a deux dans la Moscovie. Le lac Onéga, & le lac Lodéga. Un au N. E. de la Suisse, qu'on appelle le lac de Constance, & un proche de Genève, qu'on appelle lac de Genève; le fleuve du Rhône, passe à travers ce dernier lac.

Madem. BONNE.

Cela fera notre leçon de Géographie aujourd'hui: *Lady Mary, dites nous votre histoire.*

Lady MARY.

Lorsque *Moïse* & les Israélites entrèrent dans le désert : le Seigneur ordonna à son ange de les conduire. Le jour il marchoit devant eux dans une nuée, & la nuit dans une colonne de feu qui les éclairoit. Cependant *Pbaraon* eut regret d'avoir laissé partir ce peuple qui travailloit pour lui, & ayant assemblé une grande armée, il courut après lui. Quand les Israélites virent les Egyptiens, ils eurent une grande peur, & ils dirent à *Moïse* : pourquoi nous avez-vous amené dans ce désert, pour y périr tout-d'un coup ? il falloit nous laisser dans l'Egypte, aviez-vous peur qu'il y manquât de la terre pour nous mettre après notre mort ? *Moïse* les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, & il pria le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. En même tems, l'ange qui étoit devant les Israélites, passa derrière, & se mit entr'eux & les Egyptiens. Du côté des

Israélites, il faisoit jour; car la colonne de feu les éclairoit; mais du côté des Egyptiens, il n'y avoit qu'une nuée, ainsi ils ne voyoient pas les Israélites; car cette nuée étoit comme un grand brouillard. Alors *Moïse*, par ordre du Seigneur, leva sa baguette sur la mer Rouge, & aussitôt, cette mer s'ouvrit en deux; enforte que l'eau étoit en l'air des deux côtés comme une montagne, & qu'on pouvoit passer, sans se mouiller, au milieu de cette mer. Pendant toute la nuit les Israélites passèrent; & les Egyptiens crurent qu'ils pouvoient passer après eux: mais quand ils furent tous dans la mer avec *Pharaon* leur roi, les eaux qui étoient en l'air revinrent à leur place, & tous les Egyptiens furent noyés sans qu'il s'en sauvât un seul. Alors *Moïse*, *Aaron*, & leur sœur *Marie*, chantèrent avec le peuple, un cantique de louange au Seigneur, qui les avoit sauvés des mains de leurs ennemis.

Madem. BONNE.
 Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les Israélites arrivèrent dans un lieu où les eaux étoient si amères, qu'il n'étoit pas possible d'en boire. Ils recommencèrent à murmurer contre *Moïse* ; mais ce saint homme, fans se rebuter de leur ingratitude, pria le Seigneur. Dieu lui commanda de jeter dans ces eaux d'un certain bois, & au même tems, elle devinrent douces. Ensuite les Israélites entrèrent dans un grand désert, où il n'y avoit rien à manger, & ils murmurèrent encore, en disant : pourquoi nous as-tu tiré d'Egypte, où nous étions assis auprès des marmites pleines de viandes ? C'est pour nous faire mourir de faim, que tu nous as mené dans ce désert. *Moïse* pria le Seigneur, qui fit tomber sur la terre une grande rosée, & sur cette rosée de petits grains comme de la grêle :

alors *Moïse* dit au peuple : voici le pain que Dieu vous envoie ; qu'on en ramasse une mesure pour chaque personne, mais il ne faut pas en garder pour le lendemain. Le peuple, qui n'avoit jamais rien vû comme ces petits grains, les apella *Manne*, & ils avoient le goût de baignets cuits dans le miel. Chacun se dépêcha d'en ramasser ; mais il y en eut quelques-uns qui désobéirent à *Moïse*, & qui en gardèrent pour le lendemain : ils furent bien attrapés quand ils la voulurent manger le matin ; car elle sentoit mauvais, & étoit pleine de vers. Cependant *Moïse* dit au peuple de la part de Dieu : vous ramasserez chacun une mesure de *Manne* pendant cinq jours, mais le sixième jour, vous en ramasserez deux mesures ; celle-là se conservera bonne & fraîche pour le lendemain ; car il n'en tombera pas le septième jour. Ce septième jour sera consacré au Seigneur, & il ne sera pas permis de travailler ce jour-là. Les choses
arri-

arrivèrent comme *Moïse* les avoit prédites, & la manne qui se gâtoit du jour au lendemain, pendant toute la semaine, se conserva bonne le jour du Seigneur, & ce septième jour fut apellé *Sabath*. *Moïse* commanda aussi à *Aaron* de ramasser une mesure de cette manne, & de la garder comme un témoignage du miracle que Dieu avoit fait pour les Israélites, qui en mangèrent pendant quarante ans; mais les paresseux, qui n'aimoient pas à se lever du matin, en manquoient, car la manne se fondoit au soleil; ainsi, il falloit se dépêcher de la relever.

Madem. B O N N E.

C'est votre tour, *Miss Molly*.

Miss M O L L Y.

Les Israélites étant allés dans un autre endroit, manquèrent d'eau: & oubliant tous les miracles que Dieu avoit fait pour eux, ils dirent à *Moïse*: pourquoi nous as-tu tiré d'Egypte,

Tom. II.

M m

& nous as-tu mené ici pour y mourir de soif avec nos familles & nos troupeaux ? *Moïse* leur répondit, ce n'est pas contre moi que vous murmurez, mais contre Dieu ; toutefois, je vai le prier qu'il vous donne de l'eau. Alors *Moïse*, par l'ordre du Seigneur, frapa un rocher avec sa baguette, & il en sortit une grande quantité d'eau. Ensuite, il y eut un roi, nommé *Amalec*, qui vint avec une grande armée, pour tuer les Israélites : *Moïse* commanda à *Josué* de choisir des soldats parmi le peuple, & d'aller combattre *Amalec*. Pendant la bataille, *Moïse*, *Aaron* & *Hur*, montèrent sur la montagne, & *Moïse* levait les mains au ciel en priant le Seigneur ; mais comme il avoit les bras fatigués, il fut obligé de les baisser. Or, les Israélites, qui avoient été vainqueurs pendant que *Moïse* avoit les mains élevées, furent battus aussi-tôt qu'il les eut abaissées. Quand il vit cela, il s'affit sur une pierre, & *Aaron*, & *Hur*, lui tenoient chacun

un bras, & les Amalécites, sujets d'*A-malec*, furent contrains de s'enfuir; & Dieu déclara une guerre éternelle aux Amalécites, & commanda à *Moïse* d'écrire toutes ces choses.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, toutes ces histoires sont-elles bien vraies? elles sont si surprenantes, qu'on a bien de la peine à les croire.

Madem. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que rien n'est impossible à Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Je le fais, ma Bonne. Mais n'est-il pas vrai, que *Moïse* pourroit fort bien avoir écrit des choses qui ne seroient pas vraies. Je ne dis pas que cela soit faux; mais je vous prie seulement de me dire, comment on peut s'affurer que cela est vrai.

Madem. BONNE.

Je le ferai de tout mon cœur, ma chère, je suis bien aise de voir que vous écoutiez comme une personne raisonnable, & que vous vouliez des preuves : c'est le moyen de n'être jamais trompée. Nous savons que Dieu peut faire des miracles, & nous voulons savoir s'il a fait ceux que *Moïse* a écrits. N'est-ce pas cela que vous me demandez ?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Si *Moïse* avoit écrit des mensonges ; les Israélites qui n'étoient pas complaisans, lui auroient donné un démenti, & lui auroient dit : pourquoi dites-vous que nous avons passé la mer Rouge, que nous avons mangé de la manne qui tomboit du ciel ? Pourquoi dites-vous que cette manne ne pouvoit se conserver du jour au

lendemain pendant cinq jours, & qu'elle se conservoit le fixième? Pourquoi dites-vous que vous avez fait fortir de l'eau d'un rocher? Nous sommes trois cens mille hommes qui aurions vu ces choses, si elles étoient vraies. Allez, vous êtes un effronté menteur, vous ne méritez pas qu'on vous écoute.

Si on mettoit sur les papiers de nouvelles qu'il a tombé hier une pluie de feu sur toute la ville de Londres, n'est-il pas vrai, que vous diriez; l'homme qui a écrit ce papier est un effronté menteur? Si cela étoit vrai, nous l'aurions vû. N'est-il pas vrai que dans les papiers qui paroîtront demain, on se moqueroit de cet homme?

Lady MARY.

Sans doute, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Mais si cet homme vous disoit ensuite: vous savez que c'est moi qui ai

fait tomber ce feu ; ainsi, je suis bien puissant, vous devez m'obéir ; que lui répondriez-vous ?

Lady MARY.

Je lui dirois, vous êtes un extravagant, au lieu de vous obéir, il faudroit vous envoyer à Bedlam avec les fous.

Madem. BONNE.

Et bien, ma chère, les Israélites n'ont pas répondu cela à *Moïse*. Pourquoi ? C'est qu'ils avoient vû les miracles que Dieu avoit fait, & dont *Moïse* leur parloit.

Lady SENSE'E.

Permettez-moi, ma Bonne, de faire aussi une réflexion. Si *Moïse* avoit écrit une histoire faite à plaisir ; il me semble qu'il n'auroit pas mis dans cette histoire ce qui lui arriva quand il vit ce buisson tout en feu, qui ne brûloit point. *Moïse* ne mon-

tra pas beaucoup de courage alors, il s'excusa plusieurs fois, & répétoit toujours, qu'il avoit de la peine à parler. Il me semble s'il n'avoit pas voulu écrire la vérité, qu'il eut dit. *D'abord que Dieu m'eut parlé, je n'eus pas de peur, & je dis, j'irai délivrer le peuple, & je ne crains pas Pharaon.*

Madem. BONNE.

Votre remarque est excellente, ma chère. Quand un homme écrit une histoire, & qu'il avoue les sottises qu'il a faites, on peut juger hardiment que cet homme dit la vérité; car s'il étoit un menteur, il mentiroit à son avantage, & pour dire du bien de lui, vous verrez par la suite qu'il continue d'avouer ses fautes.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai pourtant entendu un gentilhomme qui disoit que *Moïse* étoit un malhonnête-homme, & qu'il n'a jamais fait de miracle. Il disoit encore

que la mer Rouge se retire de tems en tems sans miracle, & que *Moïse* qui savoit cela, avoit pris ce tems pour la passer.

Madem. BONNE.

Il falloit donc qu'il fut bien adroit pour faire durer le passage des Israélites, justement jusqu'au tems où la mer devoit revenir à sa place; afin de faire noyer les Egyptiens. Il falloit encore que les Egyptiens fussent de grandes bêtes, car enfin ils ne demeueroient pas loin de la mer Rouge: si cette mer se retiroit de tems en tems, on devoit savoir cela en Egypte, & ils n'auroit eu garde d'entrer dans cette mer qu'ils savoient bien qui alloit les noyer. Si jamais vous voyez cet impertinent gentil homme, dites lui cela. Demandez-lui, encore s'il fait quelque secret pour empêcher le beure de fondre auprès du feu? Il vous dira que non. Dites lui que le septième jour de la semaine le feu ne fond pas le beure, il se moquera de

vous, & dira que les jours n'y font rien; que ce beure doit fondre parce que c'est sa nature de fondre; vous lui répondrez alors: Et bien, Monsieur, la nature de la manne étoit de se gâter; les jours ne faisoient rien à cela, & puisqu'elle se conservoit le jour de Sabath, il falloit que ce fût un miracle, comme ce seroit un miracle si le beure ne se fondoit pas au feu le septième jour.

Miss MOLLY.

Pour moi, ma Bonne, je pense que les Israélites étoient bien ingrats de murmurer sans-cesse contre *Moïse*, qui leur avoit obtenu de si grandes graces, en priant le Seigneur pour eux.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais nous sommes aussi ingrats que ce peuple; puisque nous défobéïssons à Dieu, malgré les miracles que nous voyons tous les jours.

Lady CHARLOTTE.

Mais je n'ai jamais vû de miracle.

Madem. BONNE.

Ouvrez les yeux, ma chère, & regardez le soleil, la lune, les étoiles : regardez la terre & la mer : regardez vous vous-même. Nous sommes environnés de miracles auxquels nous ne pensons pas, parceque nous les voyons tous les jours. Ce soleil qui éclaire les hommes depuis le commencement du Monde, est précisément placé comme il faut, pour nous être utile. S'il étoit plus haut, il ne pourroit pas échauffer la terre. S'il étoit plus bas, il la brûleroit, & nous aussi. N'est-ce pas un miracle qu'il reste toujours à la même hauteur depuis si longtems ?

Lady SENSE'E.

J'ai oui dire qu'il y a un país, d'où le soleil est bien plus proche que de

nous, & où il fait une chaleur insupportable.

Madem. BONNE.

C'est dans l'Afrique, dans le milieu de l'Amérique & au Sud de l'Asie; mais cette chaleur n'est pas insupportable, puisqu'il y a des gens dans ce pays qui la suportent. C'est encore un miracle. Dieu qui avoit destiné des gens à vivre dans ces pays chauds, leur a donné des corps capables de souffrir cette chaleur; ainsi, ceux qui naissent dans l'Afrique & dans l'Amérique, aux endroits où il fait si chaud, se portent bien; mais les étrangers y tombent malades. Je pourrois vous parler pendant toute ma vie des miracles que Dieu fait à chaque instant pour les hommes, & ma vie seroit trop courte, tant il y en a une si grande quantité. Mais je ne veux vous en faire remarquer qu'un aujourd'hui, car il est tard.

Voyez-vous, sur la carte d'Afrique, ce pays qu'on appelle Egypte :

il y fait fort chaud ; cependant il n'y pleut jamais, ou du-moins très-rarement.

Lady SPIRITUELLE.

Comment donc ces pauvres gens peuvent-ils vivre ; car sans la pluie il ne viendrait rien sur la terre ; ni bled, ni herbe, ni choux, ni salade, ni fruits, &c.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère. Cependant l'Egypte est un país, où l'on trouve toutes ces choses. Dieu, qui ne vouloit pas qu'il plût dans ce país, y a placé ce grand fleuve que vous voyez, qu'on nomme le Nil. Tous les ans il sort de sa place, & va couvrir toutes les terres d'Egypte pendant plusieurs mois ; & ce qu'il y a d'admirable ; c'est que les eaux du Nil portent avec elle sur les terres, une boue, ou limon, qui la rendent plus propre à porter d'excellentes choses. Or je vous demande, mes enfans,

enfans, si ce n'est pas là un grand miracle. Si la Tamise se débordoit & couvroit *l'Angleterre* pendant plusieurs mois, chaque année, la terre seroit noyée ; parcequ'il pleut assez pour la rendre fertile, & lui donner toute l'eau dont elle a besoin. Il n'y a que l'*Egypte* où il ne pleut pas, parceque le *Nil* est suffisant pour lui donner de l'eau ; cela est admirable.

Lady MARY.

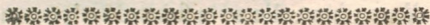
Mais, ma Bonne, quand les eaux du *Nil* se répandent dans l'*Egypte*, elles doivent remplir toutes les villes.

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; car on a bâti les villes dans des lieux élevés, & l'on a fait des ponts qui mènent d'une ville à une autre. Adieu, Mesdames, je me suis amusée à vous parler ; il est bien tard.

Lady MARY.

J'ai mille choses à vous demander, ma Bonne, & ce sera pour la première fois.



XV. DIALOGUE.

Treizième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, j'ai beaucoup de choses à vous demander aujourd'hui, si vous voulez me le permettre.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère.

Lady MARY.

Je voudrois bien savoir d'où vient la pluie.

Madem. BONNE.

Des mers, des rivières & de toutes les eaux qui font sur la terre.

Lady MARY.

Vous vous moquez de moi, ma Bonne : comment est-ce que l'eau, qui est dans la mer & les rivières, peut monter au ciel ?

Madem. BONNE, *découvrant le*
Tea-kettle [a].

Comment l'eau, qui est dans ce *Tea-kettle*, a-t-elle monté au couvert ? vous voyez qu'il en est tout plein, quoique ce chaudron ne soit pas à moitié rempli. Quand l'eau commence à chauffer, & surtout à bouillir, vous voyez qu'elle produit de la fumée : & bien, ce qui vous paroît de la fumée, c'est la partie la plus délicate de l'eau, qu'on appelle vapeur, & qui est fort

[a] chaudron couvert dans lequel on fait bouillir l'eau pour faire le thé.

subtile. Or la chaleur du Soleil attire perpétuellement les parties de l'eau les plus délicates, elles s'élèvent dans l'air en vapeurs, & l'air les soutient, quand il n'y en a guère ; mais quand il y en a une grande quantité, l'air ne peut plus la supporter ; l'eau crève l'air, & retombe sur la terre en pluie.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, je ne croyois pas que l'air pût soutenir quelque chose, l'air est comme rien, car j'ai beau regarder autour de moi, je ne le vois pas.

Madem. BONNE.

Ce n'est pas la faute de l'air, ma chère, mais celle de vos yeux, qui ne sont pas assez bons pour le voir. Il y a bien des choses que nous ne voyons pas, & qui sont pourtant. Par exemple, voyez-vous une grande poussière dans cette chambre ?

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne, je ne vois pas de pouffiére, mais c'est qu'il n'y en a pas.

Madem. BONNE.

Levez-vous, ma chére, & allez regarder au bout de la chambre dans l'endroit où il fait soleil, & vous verrez s'il n'y a pas de pouffiére.

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne; il y a un grand nombre de petites choses qui remuent toujours.

Madem. BONNE,

Ces petites choses se nomment des *Atomes*; tout l'air en est plein: mais les parties de l'air sont beaucoup plus fines & plus petites, c'est pour cela que vous ne le voyez pas.

Lady CHARLOTTE.

Je voudrois bien voir l'air ; de quelle couleur est-il ?

Miss MOLLY, *en riant.*

Est-ce que l'air, dont les parties sont si petites, peut avoir une couleur ?

Madem. BONNE.

Oui, mes enfans, levez les yeux au ciel, de quelle couleur est-il ?

Lady MARY.

Il est bleu.

Madem. BONNE.

Et bien, ma chère, ce que vous appelez le ciel, c'est l'air qui se rassemble & qui se presse la haut. Vous ne voyez pas les atomes à l'endroit où il ne fait pas soleil, parce qu'ils sont trop éloignés les uns des autres, & trop petits ; mais je vai en faire venir une plus grande quantité ; ils seront alors

XV. DIALOGUE. 409

plus pressés, & vous les verrez.
(*La Bonne prend un balet, & balaye la chambre.*)

Lady SPIRITUELLE.

Ah, ma Bonne, quelle poussière, je ne vois plus clair, elle m'aveugle.

Madem. BONNE.

Vous voyez pourtant la poussière où les atomes, car c'est la même chose, parceque j'en ai fait lever une grande quantité & que tous ces grains de poussière se touchent, de même vous ne voyez pas l'air qui vous environne : parceque ses parties ne sont pas pressées les unes contre les autres ; mais les parties de l'air se rassemblent là haut, & alors vous les voyez. Je vai vous faire comprendre cela, par un exemple, en versant du vin de *Porto* dans un verre. Vous voyez qu'il est bien rouge, j'en vai prendre une goutte avec mon doigt & la jeter sur mon mouchoir regardez, mes enfans, ce vin qui est sur mon mouchoir, il n'est pas si rouge que le vin qui

est dans le verre, parceque dans le verre, il y a une plus grande quantité de parties, & qu'elles sont plus pressées, plus jointes ensemble que sur mon mouchoir. Voyez aussi cette éguillée de soie rouge, elle paroît moins rouge toute seule que dans l'écheveau, & cela par la même raison.

Lady SPIRITUELLE.

Et bien, ma Bonne, je suppose que l'air est un corps, composé d'un grand nombre de petites parties qui sont bleuës ; mais je ne conçois pas que ce corps dont les parties sont si foibles, puisse soutenir l'eau, qui est plus pesante, puisque ses parties sont assez grosses pour que je les voie.

Madem. BONNE.

Comment donc, *Lady Spirituelle*, vous allez devenir Phisicienne. Un oiseau est plus lourd que l'air, cependant l'air le soutient bien. N'avez-vous jamais été

XV. DIALOGUE. 411

dans un jardin, après une grande pluie ?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

N'avez-vous point remarqué, qu'il pend des gouttes d'eau à tous les bouts des petites branches, ou des feuilles ?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne, & je m'arrête toujours à les regarder, surtout quand le Soleil donne dessus, cela me paroît comme des diamans qui sont à toutes les feuilles.

Madem. BONNE.

Qu'est-ce qui soutient tous ces diamans au bout de ces feuilles ? C'est l'air, qui par conséquent est plus lourd qu'elles ; mais à la fin, la petite boule d'eau grossit, parceque le reste de l'eau, qui est sur la feuille, ou la

branche, se joint avec la petite boule, alors cette petite boule devient plus lourde que l'air, elle le crève, & tombe à terre.

Lady SPIRITUELLE.

Je comprends fort bien cela à présent. L'eau, sans doute, est plus lourde que l'air, quand il y a une égale quantité d'eau & d'air; mais cela n'empêche pas qu'une grande quantité d'air ne puisse porter une petite quantité d'eau. C'est comme ce vaisseau dont vous nous parliez il y a quelque tems: le vaisseau par lui même est plus pesant que l'eau, mais pourtant, il y a une si grande quantité d'eau sous le vaisseau, qu'elle le porte & le soutient.

Madem. BONNE.

Justement, ma chère.

Lady MARY.

Mais, ma Bonne, vous avez dit que *Lady Spirituelle* alloit devenir phisicienne : est-ce que les dames doivent favoir cette science ? je croyois qu'il n'y avoit que les docteurs.

Madem. BONNE.

Ma chère, en Anglois un homme qui guérit les malades, s'apelle un Docteur Phisicien ; mais ce n'est pas la même chose en François : on apelle cet homme un Médecin. En Anglois, un remède s'apelle phisque, & en François, une médecine. Le mot de Phisque en François, veut dire une science qui aprend à connoître tous les corps. Un Phisicien est donc un homme qui connoit la nature de l'air, du feu, de l'eau, de la terre : il connoit aussi les corps des hommes & des animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les minéraux,

& les métaux : & les dames peuvent favoir tout cela.

Lady CHARLOTTE.

Qu'est-ce que les minéraux & les métaux ?

Madem. BONNE.

L'or, l'argent, le cuivre, & les autres choses qui viennent dans la terre.

Lady MARY.

Est-ce que l'or vient dans la terre ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, mais nous avons assez parlé de physique aujourd'hui. Nous continuerons la première fois : je veux à présent vous raconter une petite fable, après quoi nous répéterons nos histoires.

Conte du Pêcheur & du Voyageur.

Il y avoit une fois un homme qui n'avoit pour tout bien qu'une pauvre cabane

cabane sur le bord d'une petite rivière : il gagnoit sa vie à pêcher du poisson ; mais comme il n'y en avoit guère dans cette rivière, il ne gagnoit pas grand'chose, & ne vivoit presque que de pain & d'eau. Cependant il étoit content dans sa pauvreté, parcequ'il ne souhaitoit rien que ce qu'il avoit. Un jour, il lui prit fantaisie de voir la ville, & il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensoit à faire ce voyage, il rencontra un voyageur, qui lui demanda, s'il y avoit bien loin jusqu'à un vilage, pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le pêcheur, & il est bien tard : si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. Le voyageur accepta sa proposition, & le pêcheur, qui vouloit le régaler, alluma du feu, pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il aprêtoit le souper, il chantoit, il rioit, & paroissoit de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux ! lui dit son

hôte, de pouvoir vous divertir ; je donnerois tout ce que je possède au monde, pour être aussi gai que vous. Et qui vous en empêche, dit le pêcheur ? ma joie ne me coute rien, & je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin, qui ne vous permet pas de vous réjouir ? Hélas ! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étois marchand, & je gagnois de grands biens, mais je n'avois pas un moment de repos. Je craignois toujours qu'on ne me fit banqueroute, que mes marchandises ne se gatâssent, que les vaisseaux que j'avois sur la mer ne fissent naufrage ; ainsi, j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquile, & j'ai acheté une charge chez le roi : d'abord, j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je suis devenu son favori, & je croyois que j'allois être content ; mais je connus bien-tôt que j'étois plus esclave du prince, que son favori : il falloit re-

noncer à tous momens à mes inclinations, pour suivre les fiennes. Il aimoit la chasse & moi le repos, cependant j'étois obligé de courir avec lui les bois toute la journée : je revenois au palais bien fatigué, & avec une grande envie de me coucher. Point du tout, la maîtresse du roi donnoit un bal, un festin; on me faisoit l'honneur de m'en prier pour faire sa cour au roi : j'y allois en enrageant; mais l'amitié du prince me consolait un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des Seigneurs de sa Cour, il lui a donné deux commissions, & a dit, qu'il le croyoit un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vû que j'étois perdu, & j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. Mais, dit le pêcheur, en interrompant son hôte: est ce que le roi vous faisoit mauvais visage, & ne vous aimoit plus? Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisoit plus d'amitié qu'à l'ordinaire,

mais pensez donc qu'il ne m'aimoit plus tout seul, que tout le monde disoit que ce seigneur alloit devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable, aussi ai-je manqué en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre tout triste, & quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup, je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit, *Azael*, j'ai pitié de ta misère, veux-tu devenir tranquile, renonce à l'amour des richesses & au désir des honneurs. Hélas ! Seigneur, ai-je dit à cet homme, je le souhaiterois de tout mon cœur ; mais, comment y réussir. Quitte la Cour, m'a-t-il dit, & marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue ; la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, & crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vi-

vre gai & tranquile. J'ai déjà marché un jour entier pour obéir a cet homme, & je marcherai encore demain : mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis.

Le pêcheur ayant écouté cette histoire, ne pût s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisoit dépendre son bonheur des regards & des paroles du prince. Je serai charmé de vous revoir, & d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur : achevez votre voyage, & dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vai voyager aussi ; je n'ai jamais été à la ville, & je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. Vous avez-là une mauvaise pensée, dit le voyageur : puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable. Votre cabane vous paroît suffisante aujourd'hui ; mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paroitra bien petite, & bien chétive. Vous êtes con-

tent de votre habit, parcequ'il vous
 couvre ; mais il vous fera mal au
 cœur, quand vous aurez examiné les
 superbes vêtemens des riches. Mon-
 sieur, dit le pêcheur à son hôte, vous
 parlez comme un livre, servez-vous
 de ces belles raisons, pour apprendre
 à ne vous pas fâcher quand on re-
 garde les autres, ou qu'on leur parle.
 Le monde est plein de ces gens qui
 conseillent les autres, pendant qu'ils
 ne peuvent se gouverner eux-mêmes.
 Le voyageur ne répliqua rien, parce-
 qu'il n'est pas honnête de contredire
 les gens dans leur maison, & le len-
 demain il continua son voyage, pen-
 dant que le pêcheur commençoit le
 sien. Au bout de deux jours, le
 voyageur *Azael*, qui n'avoit rien ren-
 contré d'extraordinaire, revint à la
 cabane. Il trouva le pêcheur assis de-
 vant sa porte, la tête apuyée dans sa
 main, & les yeux fixés contre terre.
 A quoi pensez-vous, lui demanda
Azael : je pense que je suis fort mal-
 heureux, répondit le pêcheur. Qu'est-

ce que j'ai fait à Dieu ? pour m'avoir rendu si pauvre ; pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches & si contens. Dans le moment, cet homme qui avoit commandé à *Azael* de marcher pendant deux jours, & qui étoit un ange, parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'*Azael*, dit-il au pêcheur. La vue des magnificences de la ville, a fait naître chez toi l'avarice & l'ambition, elles en ont chassé la joie & la paix. Modère tes désirs, & tu retrouveras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur ; mais cela ne m'est pas possible, & je sens que je ferai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce seroit pour ta perte, lui dit l'ange. Crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange ; mais c'est

dans sa colère, & pour le punir. Et que vous importe, dit le pécheur. S'il ne tenoit qu'à souhaiter je ne m'embarasserois guère de vos menaces. Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens : tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. Le pécheur transporté de joie, souhaita que sa cabane fut changée en un palais magnifique, & aussi tôt, son souhait fut accompli. Le pécheur après avoir admiré ce palais, souhaita que la petite rivière qui étoit devant sa porte, fut changée en une grande mer, & aussi tôt, son souhait fut accompli. Il lui en restoit un troisième à faire ; il y rêva quelque tems, & ensuite il souhaita que sa petite barque fut changée en un vaisseau superbe, chargée d'or & de diamans. Aussi-tôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il étoit devenu le maître ; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pécheur voulut revenir au rivage & descendre

à terre, mais il n'y avoit pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, & l'ange dit à *Azael* : que cet exemple te rende sage. La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La Cour où tu vis présentement, est une mer fameuse par les naufrages & les tempêtes : pendant que tu le peux encore, gagne le rivage, tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parvenir. *Azael* effrayé, promit d'obéir à l'ange, & lui tint parole : il quitta la Cour, & vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avoit plus de vertu que de beauté & de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'apliqua plus qu'à en jouir avec modération, & à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux & content, & il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice & de l'ambition, qui avoient jusqu'à lors

empoisonné tout le bonheur de sa vie.

Lady SENSE'E.

Est-il possible, que l'ambition rende les gens si malheureux ?

Madem. BONNE.

Demandez à *Lady Spirituelle* ce qu'elle a souffert dans le tems où elle n'étoit occupée que du désir de plaire, de faire briller son esprit, & d'être louée.

Lady SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'étois bien misérable. Si j'étois à l'assemblée de Papa, & qu'il vint une jeune dame à qui on fit politesse ; cela me mettoit de mauvaise humeur ; il me sembloit qu'on me voloit toutes les louanges qu'on lui donnoit, je la haïffois. Savez-vous bien *Lady Sensée*, que j'ai été très-souvent fâchée contre vous.

Lady SENSE'E.

Et pourquoi, ma chère ?

Lady SPIRITUELLE.

Parceque je ne pouvois m'empêcher de voir que vous valliez mieux que moi. Mais je vous assure qu'à présent je vous aime de tout mon cœur, & loin d'avoir de la jalousie, cela me fait un grand plaisir quand on dit du bien de vous.

Lady SENSE'E.

Je vous suis bien obligée, Madame, mais il est vrai que vous feriez une ingrate, si vous ne m'aimiez pas ; car pour moi, je vous ai toujours aimée de tout mon cœur.

Madem. BONNE.

Nous n'avons pas trop de tems pour répéter nos histoires & notre Géographie. Commencez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Jétbro, beau-père de *Moïse*, ayant appris les grands miracles que Dieu avoit opérés par le moyen de son gendre, vint le voir, & lui ramena sa femme & deux enfans qu'il avoit. Or *Jétbro* ayant vu que *Moïse* passoit toute la journée à écouter les affaires du peuple, lui dit ; si vous continuez à prendre cette peine, vous tomberez malade ; croyez-moi, choisissez les plus honnêtes gens, qui écouteront le peuple, & qui vous rendront compte de toutes les affaires. *Moïse* suivit ce conseil, & après avoir régalaé son beau-père, ils se séparèrent. Ensuite, les Israélites arrivèrent proche la montagne de Sinaï, & Dieu dit à *Moïse* ; montez sur cette montagne ; mais que le peuple n'aproche pas, car il mourroit. *Moïse* monta sur le mont Sinaï, & la majesté de Dieu y parut, car la montagne étoit environnée de fumée. Il en sortoit un tonnerre terrible, elle étoit pleine de feux & d'éclairs.

clairs, ce fut au milieu de ces feux, que Dieu donna à *Moïse* les dix commandemens qu'il faisoit à son peuple, pour lui montrer qu'il étoit un Dieu puissant, & qu'il sauroit se vanger, & punir les hommes, qui seroient assez hardis pour lui désobéir. Et ces dix commandemens que Dieu donne aux Israélites, sont ceux qu'on nous a appris, & que nous répétons tous les jours dans nos prières.

Madem. BONNE.

Continuez, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

Dieu appella *Moïse* sur la montagne une autre fois, & il y fut quarante jours & quarante nuits. Pendant ce tems, il lui donna des loix pour son peuple, & lui commanda de bâtir une arche & un tabernacle pour lui : il lui expliqua la façon dont cette arche devoit être construite, ce qu'il falloit faire lorsqu'on lui sacrifieroit

TOM. II.

P P

quelque chose, & lui commanda de prendre *Aaron* & ses enfans, pour être sacrificateurs & grands prêtres. Mais, pendant que *Moïse* parloit à Dieu, comme un ami à son ami, les Israëlités, oubliant les miracles que Dieu avoit fait pour l'amour d'eux, dirent à *Aaron* : fais-nous des Dieux comme ceux qui étoient en Egypte, afin qu'ils marchent devant nous, car ce *Moïse*, nous ne savons ce qu'il est devenu. *Aaron*, craignant que le peuple ne le tuât, leur dit : apportez moi les pendans d'oreilles de vos filles & de vos femmes. Ils se dépêchèrent d'apporter leurs bijoux, & *Aaron* en fit un veau d'or, qu'ils adorèrent en disant : c'est ici le dieu qui nous a tiré d'Egypte. Dieu dit à *Moïse* qui étoit sur la montagne : le peuple présentement a commis un grand crime, c'est pourquoi je veux le faire périr, & je te donnerai un autre peuple. Mais *Moïse* dit : Souvenez vous, Seigneur, d'*Abram*, d'*Isac* & de *Jacob*, pardonnez à ce

pauvre peuple, & effacez moi du livre de vie, plutôt que de le détruire. Dieu répondit à *Moïse* : il n'y a que le méchant qui sera effacé de mon livre de vie, toutefois je pardonne à ce peuple. Alors *Moïse* descendit de la montagne avec des tables de pierre, où Dieu avoit lui-même écrit sa loi de tous les côtés ; quand *Moïse* vit les Israélites qui dansoient autour du veau d'or, il entra dans une si grande colère, qu'il jetta les tables contre terre, & les cassa : ensuite, il fit de grands reproches à *Aaron*, & ayant jetté le veau dans le feu, il le fit réduire en poussière : puis, mêlant cette poussière avec de l'eau, il la fit boire au peuple : ensuite, il appella les enfans de *Lévi*, & leur dit : je vous commande de la part de Dieu, de prendre votre épée, & de traverser tout le camp d'un bout à l'autre, en tuant à droit & à gauche tous ceux que vous rencontrerez, sans épargner vos parens & vos amis. Les enfans de *Lévi* lui obéirent, & il y eut trois

mille hommes de tués. Après cela, *Moïse* dit aux enfans de *Lévi* : Dieu vous bénira, parceque vous avez exécuté sa sentence. Ensuite, *Moïse* s'enferma dans son tabernacle, & la nuée où étoit le Seigneur, étoit à sa porte, & les Israélites tremblans, se prosternoient contre terre, après avoir quitté leurs beaux habits, pour tâcher d'obtenir miséricorde de Dieu.

Lady MARY.

Ma Bonne, cela étoit bien terrible, de tuer trois mille hommes.

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, tous les Israélites méritoient la mort : ils avoient promis d'observer la loi du Seigneur, qui condamnoit à mort tous ceux qui adoroient les idoles. Dieu étoit donc encore bien bon, de ne punir que trois mille hommes ; je suis sûre qu'il permit, que les enfans de *Lévi* ne

tuassent que les plus coupables. Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël murmurèrent encore contre le Seigneur, & dirent, pourquoi avons-nous quitté l'Égypte où nous avons de si beaux poissons pour rien, & où nous mangions de si beaux oignons? nous sommes las de ne voir que de la manne. *Moïse* fut si fâché de l'ingratitude de ce peuple envers Dieu, qu'il pria le Seigneur de lui donner la mort, pour qu'il ne vit plus leur méchanceté. Dieu le consola, & envoya une grande quantité de cailles aux Israélites: d'abord ils furent fort contents, & mangèrent de ces cailles avec avidité; mais ils avoient encore la chair entre les dents, que Dieu en fit mourir un grand nombre. *Moïse* eut encore un autre sujet de chagrin; *Aaron* & sa sœur *Marie* se moquèrent de lui, à cause que sa femme étoit Ethiopienne;

mais Dieu prit le parti de *Moïse*. Sa sœur devint lépreuse, & *Moïse* eut beau prier le Seigneur pour elle, elle resta lépreuse pendant sept jours. Ensuite, *Moïse* envoya des espions dans le païs, que Dieu avoit promis à *Abraham*, & ils en rapportèrent une grappe de raisin qui étoit si grosse, qu'il falloit deux hommes pour la porter. Parmi ces espions étoient *Caleb* & *Josué*, qui exhortèrent le peuple à venir dans ce païs qui étoit excellent ; mais les autres espions dirent : il est vrai que c'est une terre d'où découle le lait & le miel, mais elle est habitée par des hommes plus forts que nous ; il y a même des géants qui nous tueront, aussi bien que nos femmes & nos enfans. Alors les Israélites dirent : pourquoi nous-a-t-on tiré d'Egypte il faut nommer un chef pour y retourner. Et comme *Josué* & *Caleb* les reprenoient, ils voulurent les tuer à coups de pierres. *Moïse* & *Aaron* se prosternèrent pour demander pardon à Dieu, mais le Seigneur leur répon-

dit ; ce peuple a murmuré contre moi dix fois, & je jure dans ma colère, qu'il mourra dans ce désert ; il y restera pendant quarante ans, & quand ils feront tous morts, leurs enfans entreront dans cette terre promise avec *Caleb & Josué*, qui ont cru à ma parole : pour les autres qui ont vu les miracles que j'ai faits pour eux, & qui se sont défiés de moi, ils laisseront leurs cadavres dans ce désert. Or le nombre de ces hommes passoit six cens mille.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, les Israélites m'impatientent avec leurs murmures. Comment étoient-ils assez bêtes, pour s'exposer à la colère de Dieu, dont ils connoissoient la puissance ? comment pouvoient-ils adorer la figure d'un veau, & dire, que c'étoit là le Dieu qui les avoit tiré d'Egypte.

Madem. BONNE.

Sommes-nous moins méchans, & moins aveugles que les Israélites, ma chère, quand nous défobéissons à Dieu, & que nous n'accomplissons pas les commandemens ? Car enfin, il est sûr qu'il jettera les méchans dans l'enfer ; ceux qui seront menteurs, gourmands, colères, défobéifans à leurs parens, impitoyables envers les pauvres ; les jaloufes, celles qui parlent mal du prochain, qui se vangent de leurs ennemis, qui se réjouissent du mal qui leur arrive. Nous favons tout cela, mes chers enfans, & nous ne prenons aucune peine pour nous corriger de nos mauvaises habitudes, qui attireront sur nous la colère de Dieu, & qui nous conduiront en enfer. Réfléchissons bien sur cela, mes bons enfans, & n'épargnons rien pour détruire nos vices ; comme il est sept heures passées, nous n'aurons pas le tems de parler de Géographie aujourd'hui, ce sera pour la première

XVI. DIALOGUE. 435

fois, & nous commencerons notre leçon par-là.



XVI. DIALOGUE,

Quatorzième Journée.

Madem. BONNE.

J'AI promis que nous commencerions par la Géographie; nous parlerons donc aujourd'hui des îles Britanniques. Il y a deux îles, comme nous l'avons dit, une grande & une petite. Dans la grande, on compte deux royaumes, l'*Angleterre*, qui est au Sud de l'île, & l'*Ecosse*, qui est au Nord. On divise l'Angleterre en quarante provinces, & en y ajoutant douze provinces qui sont dans la principauté de Galles, cela fait en tout 52. La capitale de ce royaume, est *Londres* sur la Tamise, dans la province de *Middlesex*, au Sud-Est de l'Angleterre. Ce royaume se nom-

moit *Albion* dans les premiers tems, & les naturels du païs furent d'abord soumis par un peuple qui se nommoit *Bretons* : on croit qu'il sortoit de cette partie de France, qu'on nomme aujourd'hui Bretagne. *Jules César*, ayant passé en Angleterre, soumit une partie de ce royaume ; mais les Romains n'en furent absolument les maîtres que sous l'empereur *Domitien*. Quoique les Romains fussent maîtres de l'Angleterre, les naturels du païs vivoient selon leurs loix & leurs coûtumes ; ils avoient même plusieurs rois ; car l'île comprenoit plusieurs royaumes, dont les rois reconnoissoient la puissance romaine. Les *Ecossois*, qui habitoient l'Irlande, ou l'Hibernie, s'étant joints aux *Pictes*, s'emparèrent de la partie de l'île qui est au Nord, & qu'on nomme *Ecosse*, ils en furent chassés par les Romains ; mais les troubles de l'empire de Rome, leur donnèrent moyen de s'y rétablir, sous un prince nommé *Fergus*. Depuis ce tems, il y

XVI. DIALOGUE. 437

a eu une guerre presque continuelle, entre les Bretons, (car on nommoit ainsi les peuples de cette île) & les Ecoffois unis avec les Pictes. Et pour se garantir de leur fureur, les Bretons firent une muraille qui séparoit leur païs de celui de leurs ennemis, & dont on voit encore les restes ; mais cela n'empêcha pas les Ecoffois de les réduire à l'extrémité. Ils furent donc contrains d'appeler à leur secours les Saxons-Anglois, qui les défendirent d'abord, & ensuite, devinrent leurs maîtres ; mais quelques restes des Bretons se réfugièrent dans les montagnes du païs de Galles, où ils acquirent la réputation de ne pouvoir être vaincus ; d'autres se retirèrent dans la Petite Bretagne. Les Saxons qui avoient chassé les Bretons de l'Angleterre, furent chassés à leur tour par les Danois, qui en furent tranquilles possesseurs sous le roi *Canut* ; mais dans la suite, les Anglois remirent sur le trône *Edouard*, qui étoit du sang de leurs rois. Après la

mort de ce dernier roi, *Guillaume* duc de Normandie, qu'il avoit nommé son héritier, devint maître de l'Angleterre, & commença le règne des princes Normans. Après les princes Normans, ceux de la maison d'*Anjou*, nommés *Plantagénètes*, montèrent sur le trône, qui a passé ensuite dans la maison des *Stuarts*, & qui est aujourd'hui dans la maison de *Brunswick*.

Lady MARY.

Ma Bonne, cette leçon est bien difficile.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais il faut savoir ces choses, parcequ'elles regardent votre país, & qu'il est fort honteux de ne pas savoir parfaitement l'Histoire & la Géographie de son país. Pour que nous puissions le retenir, *Lady Sensée*, va répéter ce que je viens de dire; au moins les noms des différens maîtres que l'Angleterre a eus.

Lady

Lady SENSE'E.

Les Bretons ont d'abord soumis les habitans de cette île. Les Romains ont soumis les Bretons. Pendant que les Romains étoient occupés à faire la guerre autre part, les Anglois-Saxons ont soumis le païs. Ils ont été détrônés par les Danois. Ensuite, les princes Normans ont régné dans cette île, après eux, les *Plantagénètes*; après ceux-ci, les *Stouards*, & après les *Stouards*, les princes de la maison de *Brunswick*.

Madem. BONNE.

Cela est à merveille, ma chère. Je vous ai dit que *Canut*, prince Danois, avoit porté la couronne d'Angleterre; *Lady Sensée* ne fait-elle rien de ce prince?

Lady SENSE'E.

Pardonnez-moi, ma Bonne, je fais une belle histoire, que je vai raconter à ces dames :

TOM. II.

Qq

Un jour *Canut* étoit sur le bord de la mer, avec toute sa Cour. Ses courtifans, qui étoient des flateurs, comme c'est la coûtume, lui dirent, qu'il étoit le roi des rois, & le maître de la mer & de la terre. *Canut*, qui avoit de la religion & du bon-sens, voulut se moquer de ces flateurs, & leur montrer qu'il avoit trop d'esprit pour être la dupe de leurs fots discours. Pour cela, il plia son manteau & s'assit dessus; c'étoit dans le tems du flux de la mer, c'est-à-dire, dans le tems où la mer sort de son lit, pour venir sur la terre: *Canut* parlant à la mer, lui dit: *La terre, où je suis, est à moi, & je suis ton maître; je te commande donc de rester où tu es, & de n'avancer pas mouiller mes pieds.* Tous ceux, qui entendirent ces paroles, pensèrent que le roi étoit fou, de s'imaginer que la mer alloit lui obéir. Cependant elle avançoit toujours, & vint mouiller les pieds du monarque. Alors *Canut* se levant, dit aux flateurs: *Vous voyez, comment je suis*

P. Q.

II. MOT

maître de la mer ? apprenez par-là que la puissance des rois est bien peu de chose. Il n'y a dans la vérité, d'autre roi que Dieu, par qui le ciel, la terre & la mer sont gouvernés.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, est-ce que la mer sort de son lit, ou de sa place ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; elle en sort deux fois par jour, & elle y rentre : cela ne manque jamais, & l'on fait justement à qu'elle heure elle sort de sa place, & à qu'elle heure elle s'y remet.

Lady CHARLOTTE.

Ah, mon Dieu ! que cela est singulier ; & qu'est-ce qui la fait ainsi sortir & rentrer ?

Madem. BONNE.

En vérité, ma chère, je ne le fais pas trop bien, mais j'ai oui dire à des

savans que c'étoit la lune qui pressoit l'air ; cet air pressé, presse la mer à son tour, & la fait sortir de tous les côtés.

Lady MARY.

Je ne comprends pas du tout cela.

Madem. BONNE.

Je vai tâcher de vous l'expliquer, ma chère. . . Vous voyez ce bassin que j'ai empli d'eau ; c'est la mer. Cette petite assiète, qui est plus petite que le bassin, & que je tiens, c'est l'air, qui se tient tout seul au dessus de la mer. Supposez maintenant que quelque chose pousse cette assiète, & la force de toucher l'eau qui est au bassin à peine y aura-t-elle touché, que l'eau sortira de tous les côtés : voyez, mes enfans (a).

Lady MARY.

J'entends à présent ; mais, ma Bonne, comment la lune peut-elle

(a) Elle met l'assiète dans le bassin.

presser la mer ? Ce n'est qu'une grande lumière.

Madem. B O N N E.

Vous vous trompez, ma chère ; la lune est une terre comme la nôtre ; elle reçoit les rayons du soleil, c'est ce qui vous la fait paroître comme une grande lumière.

Miss M O L L Y.

Cela est-il bien vrai, ma Bonne ? peut-être dites vous cela pour vous moquer de nous. La lune est si petite, elle est en l'air, elle marche ; comment peut-elle être une terre comme celle dans laquelle nous vivons ?

Madem. B O N N E.

Vous croyez que la lune est petite, mais vos yeux vous trompent ; elle est très grande. N'avez-vous jamais vu le coq qui est sur l'église de St. Paul, il vous paroît gros comme une

poule ; & bien, il est gros comme un mouton. Regardons par la fenêtre, dans la campagne. . . . Voyez-vous cet homme qui est tous là bas ; il vous paroît petit comme un enfant, pourquoi ? parcequ'il est fort éloigné. Quand on regarde les choses de loin, elles paroissent petites ; & bien, la lune qui est fort éloignée, trompe nos yeux à cause de son éloignement. Vous dites que la lune est suspendue en l'air, qu'elle marche, ou tourne ; savez-vous bien, ma chère, que la terre, où nous sommes, est aussi suspendue en l'air, & qu'elle tourne toujours ?

Lady SPIRITUELLE.

Permettez-moi de vous dire, ma Bonne, que vous voulez voir si nous ferons assez sottes, pour croire des contes à dormir debout. Assurément la terre ne tourne pas ; car si elle tournoit, nous le sentirions.

XVI. DIALOGUE. 445

Madem. BONNE.

N'avez-vous jamais été dans un bateau, ma chère ?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Et n'avez-vous pas remarqué que le bateau paroît toujours rester à la même place, & que la terre, les arbres & les maisons courent & s'enfuient ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela est vrai, ma Bonne, mais je n'y avois pas fait attention ; quand je suis en carosse dans la campagne, je vois aussi les arbres qui s'enfuient.

Madem. BONNE.

C'est-à-dire, que vous croyez les voir, car la terre, les arbres, & les maisons restent à leur place ; c'est le

carosse & le bateau qui marchent, & qui vous emportent. Quand le tems est beau, vous êtes assise dans le bateau tranquillement sans remuer, & s'il étoit bien fermé, & qu'on vous y eut portée pendant que vous étiez endormie, vous croiriez être dans votre chambre. C'est ainsi que vous êtes sur la terre; elle tourne très-vite; mais si également qu'elle vous emporte avec elle, sans que vous le sentiez, & pendant ce voyage, vous croyez voir courir le soleil qui reste à sa place.

Lady SENSE'E.

Cela est bien singulier; mais je le conçois un peu.

Madem. BONNE.

Et voila ce qui nous donne le jour & la nuit. La terre est vingt-quatre heures à tourner. Quand elle nous porte vis-à-vis du soleil, nous avons le jour, & quand elle nous porte de l'autre côté, nous avons la nuit.

Lady SPIRITUELLE.

Je croyois que le soleil se couchoit tous les soirs dans la mer, j'ai lu cela dans les métamorphoses.

Madem. BONNE.

Le soleil luit toujours, ma chère, il se couche pour nous, c'est-à-dire, que nous cessons de le voir, mais en même tems, il se lève pour les peuples de l'Amérique; c'est-à-dire, qu'ils commencent à le voir à leur tour; or les anciens ne connoissoient pas l'Amérique: ils ignoroient que la terre est ronde, & qu'elle est habitée tout-au-tour, comme je vai vous le faire voir sur un globe. . . .

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, ceux qui vivent sous ce globe, marchent donc les pieds en haut, & la tête en bas? car enfin, si l'on perçoit ce globe, leurs pieds & nos pieds se rencontreroient.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, nos pieds & les leurs se rencontreroient, ce qui n'empêche pas qu'il n'aient, comme nous, les pieds à terre, & la tête tournée vers le ciel; la terre est comme une petite boule, grosse comme une noix, enfermée dans une grande boule, grosse comme cette chambre, qui est le ciel. Supposez que cette petite boule se tienne en l'air dans le milieu de cette chambre; & qu'il y ait une mouche dessus, & une mouche dessous: n'est-il pas vrai, que ces deux mouches auroient toutes deux la tête tournée vers la grande boule, qui est le ciel? La terre est environnée du ciel, comme un jaune d'œuf est environné du blanc de l'œuf. Ce blanc d'œuf, supposez que c'est l'air, & la coquille de l'œuf, le ciel. Comprenez-vous cela, mes enfans?

Miss MOLLY.

A merveille, ma Bonne; il n'y a plus qu'une chose qui m'embarasse:

c'est de favoir, comment la petite boule se tient toute seule au milieu de la grande ?

Madem. BONNE.

Et comment le jaune d'œuf se tient-t-il tout seul au milieu de l'œuf, sans se mêler avec le blanc qui l'environne, quoiqu'il paroisse plus lourd ? Voyez-vous, mes enfans ; les savans ont dit beaucoup de choses pour prouver les moyens dont Dieu se sert, pour soutenir ainsi la terre en l'air ; mais je ne suis pas assez habile pour les bien entendre, ni vous non plus : il nous suffit de favoir, que Dieu l'a voulu ainsi, & que cela est très-sûr. Nous n'en pouvons douter, car plusieurs voyageurs ont fait le tour du Monde, ce qui prouve qu'il est en l'air ; mais c'est assez parler de physique. *Lady Spirituelle* va vous raconter une jolie histoire, que je lui ai donnée avant hier.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un homme qui se promenoit dans la campagne ; il regardoit les chênes, qui font de grands arbres, & qui portent un petit fruit qu'on nomme *gland*, & qui n'est pas plus gros que le pouce : il remarqua, en même tems, une plante assez petite, qui touchoit à la terre, & qui portoit des citrouilles grosses quatre fois comme sa tête. Cet homme dit en lui même : il me semble que si j'avois été en la place du bon Dieu, j'aurois mieux arrangé les choses : j'aurois fait venir la citrouille sur ce grand arbre, & le gland sur cette petite branche. Pendant que cet homme raisonnoit ainsi, il fut pris d'une grande envie de dormir, & comme il faisoit soleil, il se coucha sous un chêne pour avoir de l'ombre. Pendant qu'il dormoit, il vint du vent qui fit tomber un gland sur le bout de son nez, ce qui le réveilla. Alors cet homme s'écria : j'avoue que je ne
suis

fuis qu'une bête, & que Dieu a raison d'avoir arrangé les choses comme elles sont ; que serois-je devenu, si la citrouille eut été attachée au chêne ? elle m'eut écrasé la tête en tombant. Depuis ce tems, cet homme, devenu plus sage, se contenta d'admirer la sagesse, avec laquelle Dieu avoit arrangé l'univers, & ne s'avisa plus de trouver à redire aux choses, qui n'étoient pas faites selon ses petites lumières.

Lady S E N S E ' E .

Il me semble que j'aurois beaucoup de plaisir à apprendre la Physique : les personnes qui la savent, ne peuvent pas s'ennuyer, quand même elles n'auroient d'autres occupations qu'à admirer les œuvres de Dieu.

Madem. B O N N E .

Vous avez raison, ma chère. J'ai dessein d'étudier moi-même cette belle science, & quand vous saurez

TOM. II.

R r

parfaitement les autres choses que vous devez savoir, je vous enseignerai tout ce que j'en saurai ; mais auparavant, il faut bien apprendre l'histoire. Voyons si *Lady Mary* a retenu la sienne ?

Lady MARY.

Trois Israélites, qui se nommoient *Coré, Datban & Abiram*, se soulevèrent contre *Moïse*, & engagèrent deux cens & cinquante hommes dans leur révolte. Ils étoient fâchés, qu'il n'y eut qu'*Aaron* & ses enfans, qui eussent permission d'offrir l'encens au Seigneur, sans penser que c'étoit Dieu lui-même qui l'avoit ainsi ordonné. Ils firent donc de grands reproches à *Moïse* : mais *Moïse*, par ordre du Seigneur, dit à ces hommes ; prenez chacun un encensoir avec des parfums ; & alors, Dieu montrera ceux qu'il a choisis. *Moïse* fit aussi prendre l'encensoir à *Aaron*, & ensuite, par ordre de Dieu, il dit au peuple ; séparez-vous de *Coré, de Datban & d'A-*

biram, de crainte que Dieu ne vous punisse avec eux. Alors *Moïse* parlant au peuple, dit : si ces gens, qui ne veulent pas obéir au Seigneur, meurent d'une mort naturelle, vous pouvez penser que je suis un méchant, & que le Seigneur ne m'a pas envoyé ; mais si la terre s'ouvre sous eux, & qu'ils tombent tous vivans dans l'abîme, alors vous connoîtrez que je vous parle de la part du Seigneur. A peine *Moïse* eut-il fini ces paroles, que la terre s'ouvrit en deux, & engloutit *Coré, Datban, & Abiram* avec toute leur famille ; & le feu, par l'ordre du Seigneur, brula les deux cens cinquante hommes, qui tenoient les encensoirs. Alors Dieu commanda à *Moïse* de prendre ces encensoirs, & d'en faire des plaques pour couvrir l'autel, afin, dit le Seigneur, que ces plaques fassent souvenir les enfans d'Israël, que nul de ceux qui ne sont point de la race d'*Aaron*, ne doit pas s'approcher de l'autel, pour offrir l'encens au

Seigneur. Cependant les Israélites murmurèrent contre *Moïse* & *Aaron*, de ce qu'ils avoient causé la mort de ces personnes, & ces murmures ayant irrité le Seigneur, il dit à *Moïse* & à *Aaron* : séparez-vous de ce peuple ; car je vai le faire périr. Alors *Moïse* dit à son frère ; mettez promptement du parfum dans votre encensoir, & courez au milieu du peuple pour apaiser la colère de Dieu. *Aaron* obéit à son frère, & se tenant entre les vivans, & ceux que Dieu venoit de faire périr, il apaisa sa colère : & Dieu dans cette dernière occasion, en fit périr quatorze mille & sept cens, en punition de leurs murmures.

Lady CHARLOTTE.

Mon Dieu, que cette histoire est terrible ! je tremble de tout mon corps, ma Bonne ; nous sommes bien heureuses que Dieu ne fait plus ces terribles chatimens ; il y a dequoi mourir de frayeur.

Madem. BONNE.

Dieu est aussi juste & aussi ennemi des méchans, qu'il l'étoit en ce tems-là, mes chers enfans : ceux qui ne veulent point obéir à ses commandemens ne sont pas, il est vrai engloutis tous vivans dans l'enfer ; mais il est seur qu'ils y tomberont après leur mort, & cela doit bien imprimer dans nos ames la haine du crime & la crainte de Dieu. Nous ne devons craindre que Dieu & le péché, selon cette parole de *Jésus Christ*, *ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; mais craignez celui qui peut perdre le corps & l'ame, & les précipiter dans l'enfer.*

Mijs MOLLY.

Mais, ma bonne, on dit que Dieu est si bon ? il punit pourtant bien rigoureusement les méchans.

Madem. BONNE.

C'est, qu'il est aussi très-juste, mes enfans. Dieu montre sa bonté aux

hommes, en leur donnant de bonnes pensées pour faire le bien ; des remords quand ils font de mauvaises actions ; il leur donne beaucoup de tems pour se repentir & se corriger : mais s'ils refusent de le faire, & qu'ils veulent absolument rester toujours méchans ; comme Dieu est juste, il faut absolument qu'il les punisse. Le roi est bon, mes enfans ; mais poutant il consent à la mort des méchans, & il seroit méchant lui-même s'il pardonnoit à tous les criminels : car alors personne n'oseroit plus sortir dans les rues ; les pauvres tueroient les riches pour avoir leur argent ; ceux à qui on auroit donné le plus petit sujet de chagrin, tueroient leurs ennemis ; on seroit obligé d'aller vivre dans les bois avec les bêtes, & le roi seroit cause de tous ces crimes, par sa fausse bonté.

Madem. CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, que je veux absolument me corriger ; je n'ai été méchante jusqu'à ce jour, que parce

que je ne pensois pas à toutes ces choses ; j'avois pourtant lu la Sainte Ecriture ; mais je n'y faisois pas d'attention : quand on y pense bien, il faudroit être folle pour s'exposer à la colère de Dieu.

Madem. BONNE.

Voyez combien il vous aime, ma chère. Ces bonnes pensées, ces bonnes résolutions, c'est lui qui vous les donne : ne seriez-vous pas bien coupable, si vous les oubliiez ? Allons, *Miss Molly*, dites votre histoire.

Miss MOLLY.

Dieu, voulant faire voir aux Israélites, qu'il avoit choisi *Aaron* pour être son Prêtre, fit dire au peuple, par la bouche de *Moïse*, que les chefs de toutes les tribus d'Israël aportent chacun une verge en ma présence. Ils obéirent, & le lendemain, la verge d'*Aaron* avoit poussé des fleurs, des boutons & des amandes. Alors Dieu

dit : j'ai choisi *Aaron* & sa famille, pour être mes sacrificateurs. Nul autre qu'eux ne pourra m'offrir de l'encens ; mais je leur donne les enfans de *Lévi* pour avoir soin des choses qui me seront consacrées : ils vivront des choses qui me seront offertes, & auront la dixième partie des bêtes & des fruits de la terre. Après cela, les Israélites vinrent en un lieu, où il n'y avoit point d'eau, & murmurèrent encore. *Moïse* & *Aaron* se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit à *Moïse*, prend ta verge & marche avec ton frère vers le rocher, devant toute l'assemblée du peuple : tu parleras au rocher, & il te donnera de l'eau. *Moïse* & *Aaron* rassemblèrent le peuple, mais ils n'obéirent pas simplement au commandement du Seigneur, & au lieu de parler au rocher, ils le frappèrent de deux coups de baguette. Alors Dieu dit à *Moïse* & à *Aaron* ; parceque vous n'avez pas cru à la parole du Seigneur, vous mourrez tous les deux avant d'entrer dans la terre promise :

& Dieu commanda à *Moïse* de monter sur la montagne avec son frère *Aaron*, & *Eléasar* son neveu, fils d'*Aaron* ; il commanda aussi à *Aaron* d'ôter ses habits de grand Prêtre & de les donner à son fils, parce qu'il alloit mourir. *Aaron* obéit à Dieu, & mourut tout-aussi-tôt. Une autrefois, les Israélites murmurèrent encore contre Dieu, qui pour les punir, envoya contre eux des serpens brulans : mais le peuple s'étant repenti, Dieu commanda à *Moïse* de faire un serpent d'airain & de l'élever en haut, & tous ceux qui étoient mordus, & qui regardoient ce serpent, étoient guéris sur le champ. Cependant, les Israélites demandèrent aux rois qui étoient voisins, la permission de passer dans leurs païs, promettant de ne leur faire aucun tort, & de payer jusqu'à l'eau qu'ils boiroient ; mais ces rois ne voulurent pas leur accorder cette grace, & Dieu dit aux Israélites ; combattez-les, & vous les vaincrez par mon secours. Les Israélites obéirent, & ils remportèrent de grandes victoires.

Lady MARY.

Moïse & Aaron n'étoient pas des méchans, cependant, ma Bonne, Dieu les punit bien sévèrement, & cela pour une bagatelle. Quel mal avoient-ils fait en frappant le rocher ?

Madem. BONNE.

Ils avoient sans doute fait un grand mal ; car ils s'étoient méfiés de la puissance de Dieu, qui leur avoit dit, qu'ils devoient commander au rocher de leur donner de l'eau. Au lieu d'obéir tout simplement à Dieu, ils dirent en eux-mêmes ; si nous commandons au rocher de nous donner de l'eau, il n'en viendra pas ; mais nous le frapperons comme nous avons déjà fait une fois, & alors il en viendra. J'avoue que cette faute n'étoit pas si grande, que celle d'adorer le veau d'or ; mais Dieu punit le péché, quel qu'il soit : toute la différence qu'il y a, e'est que les méchans, qui péchent par malice, il les punit en l'autre vie, en les en-

XVI. DIALOGUE. 461

voyant dans l'enfer ; & les bons, qui péchent par foiblesse, & qui sont fâchés d'avoir péché, il les punit en cette vie par des maladies, par la perte de leurs biens, de leurs parens, de leurs amis. Dieu fait comme un bon père, qui, pour corriger ses enfans, leur donne le fouët, ou les punit.

Lady SPIRITUELLE.

Ce n'est donc pas parceque Dieu est fâché contre un homme, qu'il devient pauvre, aveugle, ou qu'il lui arrive des malheurs.

Madem. BONNE.

Quand Dieu envoie ces malheurs aux méchans, c'est pour les punir, & en même tems pour tâcher de les corriger ; car on pense à Dieu, quand on est affligé. Dans ce moment, Dieu dit au cœur des méchans : voyez ce que vous gagnez à me désobéir ; j'ai le pouvoir de vous rendre malheureux, en vous ôtant toutes les choses que

vous aimez. Demandez du secours à votre argent que vous aimez plus que moi. Demandez du secours à vos amis, à qui vous aimez mieux plaire qu'à moi. Toutes les créatures ne peuvent m'empêcher de vous punir ; ainsi, laissez-là les créatures, & revenez à moi qui suis votre Dieu : quoique vous foyez un méchant enfant, je suis un bon père ; je ne demande pas mieux que de vous pardonner, si vous voulez vous convertir. Je frappe à votre porte, ouvrez moi ; ce malheur qui vient de vous arriver, & que vous croyez si grand ; ce n'est rien en comparaison des maux que vous souffrirez dans l'autre vie, si vous ne devenez meilleur : ayez pitié de vous-même, renoncez au péché, à vos mauvaises habitudes ; devenez doux, charitable, aimez la prière, foyez juste envers les autres. Je vous avertis, je vous donne le tems de vous corriger ; mais bientôt, vous n'aurez plus une minute ; vous mourrez, & alors je ne serai plus pour vous un père plein de tendresse, mais

XVI. DIALOGUE. 463

mais un juge terrible. Vous pleurez, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne : Dieu m'a souvent dit tout cela, & je n'ai jamais voulu y faire attention. Je vous assure que je n'ai jamais fait une grande faute sans en avoir été punie dans la journée par quelque chagrin.

Madem. BONNE.

C'est signe que Dieu vous aime beaucoup, ma chère amie : mais n'endurcissez pas votre cœur ; car après avoir été si bon pour vous ; il deviendrait un juge terrible. *Lady Spirituelle* me demandoit tout-à-l'heure, si c'étoit une marque que Dieu étoit fâché contre un homme, quand il lui envoyoit des malheurs : je viens de vous dire qu'il en envoyoit aux méchans pour les convertir ; il en envoie aussi aux bons pour les corriger & pour les punir des fau-

TOM. II.

S s

tes légères qui leur échapent : & quelquefois aussi pour éprouver leur vertu, & leur donner occasion d'être meilleurs. Quand on a tout ce que l'on souhaite, il est aisé d'oublier Dieu ; mais comme je vous l'ai dit, quand on est dans l'affliction, & qu'on reconnoit que les créatures ne peuvent nous secourir, alors on a recours à Dieu. Je me souviens, mes enfans, que quand j'étois petite, j'avois un maître d'écriture bien méchant : il me grondoit toujours, quoique je m'appliquasse de tout mon cœur. Ce maître, c'étoit les verges dont Dieu se servoit pour punir mes fautes ; quand je n'avois pas été sage, je disois à moi-même, je serai bien querellée tantôt par Monsieur *George*, car c'étoit le nom de cet homme ; alors je priois Dieu de si bon cœur, pour qu'il adoucît l'esprit de ce terrible homme. Quelquefois, Dieu écoutoit ma prière ; mais le plus souvent, j'étois punie ; j'écrivois tout de travers, & alors, mon

XVI. DIALOGUE. 465

maître se plaignoit à Maman, & on me faisoit garder la maison pendant que mes sœurs alloient se promener.

Lady SENSE'E.

Et que faisiez-vous alors, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère, je pleurois comme une sotte, mais quelquefois aussi, j'offrois à Dieu cette mortification ; car je savois bien que si j'étois innocente pour mon écriture, j'étois coupable pour quelque autre chose que Maman ne savoit pas, & qu'elle auroit puni, si elle l'avoit sue. *Lady Charlotte*, vous n'avez pas dit votre histoire ; mais il est bien tard, ce sera pour la première fois.



XVII. DIALOGUE.

Quinzième Journée.

Madem. BONNE.

J'AI promis à *Lady Charlotte* que nous commencerions par son histoire. Nous allons donc l'écouter, s'il vous plait.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un roi, nommé *Balak*, qui régnoit sur les Moabites. Ce prince, ayant appris que les Israélites avoient battu tous les peuples qui s'étoient oposés à leur passage, il eut beaucoup de crainte, & envoya chercher un prophète, nommé *Balaam*, pour les maudire. Lorsque *Balaam* étoit en chemin, l'ange du Seigneur lui ferma le passage. *Balaam* ne voyoit pas l'ange, mais l'anefse sur laquelle il étoit monté le voyoit, & elle avoit

peur de l'épée que l'ange tenoit à sa main. *Balaam* battoit son anesse pour la faire avancer, mais cette pauvre bête se coucha contre terre, & son maître étoit si en colère, qu'il l'assommoit à coups de bâtons. Alors Dieu permit que cette anesse parlât, & dit à *Balaam* : pourquoi me frapes-tu ? ne t'ai-je pas bien servi toute ma vie, & ne vois-tu pas ce qui m'empêche de passer. *Balaam* fut fort étonné d'entendre parler son anesse ; mais il le fut bien davantage, quand il vit l'ange qui lui dit : si cette pauvre bête avoit avancé, je t'aurois tué ; toutefois continue ton chemin, tu ne feras que ce qu'il plaira au Seigneur. *Balaam* étant arrivé, le roi lui dit ; je vous prie de maudire les Israélites. *Balaam* lui répondit ; pourquoi maudirai-je ce peuple ? Ma malédiction ne servira de rien, puisque Dieu l'a béni : toutefois, le roi mena *Balaam* en trois différens endroits ; mais le prophète, au lieu de lui obéir, bénit le peuple d'Israël, & le roi *Balak* dit au

prophète, je ne t'ai pas fait venir pour bénir ce peuple ; ainsi, puisque tu fais le contraire de ce que je veux, je ne te donnerai point les honneurs & les richesses que je t'avois destinées. *Balaam*, qui étoit un méchant, dit au roi : si vous pouvez engager les Israélites à commettre quelque grand péché, certainement Dieu les maudira ; vous n'avez donc qu'à envoyer vers eux les plus belles femmes qui sont parmi vous ; ils en deviendront amoureux & les prendront pour femmes ; or en cela, ils commettront un péché, car Dieu leur a défendu de prendre des femmes étrangères. *Balak* suivit ce mauvais conseil ; & les Israélites, oubliant le commandement du Seigneur, prirent ces femmes, qui leur firent adorer leurs idoles. Alors Dieu ordonna à *Moïse* de faire pendre tous les chefs des familles ; & Dieu lui-même punissoit les coupables, enforte, qu'il en périt vingt quatre mille. Mais malgré ce châtement, il y eut un

homme assez méchant pour mener dans sa tente une femme de *Madian*. Alors *Phinèes*, fils du grand prêtre *Eleasar*, transporté d'une sainte colère contre cet homme, qui se moquoit du Seigneur, prit son épée, & tua cet homme & cette femme; & cette action de justice fut si agréable à Dieu, qu'il pardonna au reste des coupables; mais en même tems, il commanda à son peuple de détruire tous les *Madianites*, parcequ'ils les avoient engagés à commettre le péché.

Lady SPIRITUELLE.

Cela étoit bien terrible, pourtant, de détruire tout un peuple; peut-être qu'ils n'avoient pas tous consenti à cette mauvaise action.

Madem. BONNE.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit juste, mes enfans. Dieu fit détruire non-seulement cette nation, mais aussi toutes les autres qui

demeuroient dans la terre promise, parceque ces peuples étoient extrêmement méchans, & qu'ils n'avoient pas profité du tems qu'il leur avoit donné pour se corriger. Dieu se sert de tout pour punir ceux qui ne veulent pas se convertir. Du tems de *Noé*, il se servit du déluge. Du tems d'*Abraham*, il se servit du feu qu'il fit tomber du ciel, pour punir *Sodomé* & *Gomorhe*; dans le tems dont nous parlons, il se servit de l'épée des *Israélites*. Dans d'autres tems, il emploie la peste, la famine, la mortalité des bestiaux, les inondations, les tremblemens de terre; car il est le Tout-Puissant: les élémens sont toujours prêts à lui obéir pour punir les pécheurs, & s'ils n'ont pas recours à sa miséricorde, il faut qu'ils éprouvent sa justice. Dites-nous votre histoire, *Miss Molly*.

Lady MARY.

Auparavant, ma Bonne, je vous prie de me dire ce que c'est que les élémens.

Madem. BONNE.

Il y a quatre élémens, mes enfans, fans lesquels l'homme ne pourroit vivre. La terre; l'eau, l'air & le feu.

Lady MARY.

Si on vivoit dans un lieu où il ne fit pas froid; on pourroit se passer de feu, il n'y auroit qu'à manger du lait & des fruits.

Madem. BONNE.

Le feu qui est un élément, n'est pas seulement le feu dont nous nous servons pour nous chauffer, mais c'est le soleil qui échauffe toute la nature, qui fait croître les herbes & les plantes. Or les hommes ne sauroient vivre fans ce feu. Quand je vous dis que c'est le soleil, mes enfans, je ne suis pas bien sûre que les savans n'ayent pas un autre feu élémentaire, mais je ne suis pas assez

savante sur cet article, pour vous en parler.

Miss MOLLY.

J'étois bien sotte; je n'avois jamais pensé que le soleil fût un feu, quoique je sentisse sa chaleur. Mais dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le soleil est plus chaud en été qu'en hiver, est-ce qu'en été, nous sommes plus proche de lui ?

Madem. BONNE.

Tout-au-contraire, ma chère, nous sommes plus éloignées du soleil en été qu'en hiver. Mais en été, il tombe plus droit sur nos têtes, & en hiver, ses rayons ne nous touchent que par le côté. Je vai vous apprendre deux mots pour expliquer cela, & ensuite vous le faire comprendre par un exemple. Mettez votre main justement au dessus de la chandelle, mais ne l'approchez pas trop près; car vous vous bruleriez . . . & bien, je dis que votre main est *perpendicu-*

lairement sur la chandelle, c'est-à dire, qu'elle est droite dessus. Remarquez que vous êtes obligée de la tenir fort éloignée. Présentement, mettez votre main à côté de la chandelle. . . . je dis que votre main la regarde de côté, c'est à-dire *obliquement*. Or remarquez que vous pouvez aprocher votre main beaucoup plus près, par le côté que par le haut : la chaleur qui vient de côté fraper votre main, est beaucoup plus foible que celle qui vient la fraper tout droit. Voilà ce qui fait l'hiver & l'été. Il y a pourtant un habile homme, qui prétend que le soleil n'est pas chaud, & qu'il produit pourtant la chaleur, mais c'est encore une question qu'il faut laisser aux savans.

Lady CHARLOTTE.

J'aimerois bien qu'il fit l'été pendant toute l'année ; les jours sont plus longs, plus beaux ; on a le plaisir de se promener. A quoi sert

l'hiver, je vous prie ? Il ne croit rien sur la terre, pendant ce tems.

Madem. BONNE.

Mais s'il n'y avoit point d'hiver, il ne viendroit rien sur la terre pendant l'été. Dieu a tellement arrangé le Monde, mes enfans ; qu'il n'y a pas une seule chose inutile ; & si les choses que Dieu a réglées, se dérangoient ; tout le monde périroit. N'avez-vous jamais vu du bled, mes enfans ?

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, j'en ai vu à la campagne.

Madem. BONNE.

Et bien, mes enfans, examinons comment ce bled croît. On le jette dans la terre en grains, & on fait cela un peu avant l'hiver, dans le tems des pluies qui ne manquent jamais dans cette saison. Alors le grain
de

de bled se pourrit, & il en fort un petit brin d'herbe ; mais si cette herbe sortoit d'abord bien grande, elle n'auroit pas assez de force : le froid de l'hiver vient qui l'enfonce dans la terre, & l'empêche de sortir afin qu'elle aît le tems de se nourrir. Si après l'hiver, l'Été venoit tout de suite, cet herbe seroit séchée tout d'un coup, & n'auroit pas le tems de croître. Qu'a fait le bon Dieu ? il a mis le printems qui n'est ni chaud ni froid, entre l'hiver & l'Été ; pendant le printems, l'herbe qui renferme le bled, grandit tout-à-fon aise. Il se forme au bout de cette herbe, quantité de petites chambres, & dans chaque chambre, il y a un grain de bled qui grossit petit-à-petit, jusqu'à-ce qu'il soit assez gros. Alors viennent les grandes chaleurs qui le meûrissent. Il change de couleur ; car il étoit vert, & il devient jaune. Chaque grain de bled est environné d'une petite peau qui est jaune, comme je viens de vous le

dire ; il est dur, mais sous cette peau, on trouve une petite chose blanche comme la neige : on la met entre deux pierres, pour la réduire en poussière, & cette poussière blanche, c'est la farine avec laqu'elle on fait le pain.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai mangé le pain jusqu'à présent, sans savoir comment il venoit, & sans penser à toutes les précautions que Dieu a pris, pour me le donner ; vraiment, ma Bonne, cela est admirable. L'Eté prochain, quand j'irai à la campagne, j'examinerai toutes ces merveilles ; cela m'amusera beaucoup.

Madem. BONNE.

Mais cela doit faire autre chose que de vous amuser, ma chère enfant.

Lady SPIRITUELLE.

Quoi donc, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

N'admirez-vous pas la sagesse de Dieu, qui a arrangé toutes les saisons, précisément comme il faut, pour faire venir ce bled ? N'admirez-vous pas sa bonté, qui a fait tout cela pour les hommes, & pour vous en particulier ? ne remercierez-vous pas ce bon père ? En voyant cette grande quantité d'hommes qui travaillent comme des chevaux, à l'ardeur du soleil, ne direz-vous pas en vous-même ; la providence de Dieu est grande, d'avoir fait des riches & des pauvres ; sans cela, si je voulois du pain, il faudroit que je travaillasse avec ces pauvres gens ? Vous penserez encore, ces pauvres gens ont bien de la peine pour me nourrir ; ne serois-je pas bien méchante, si je les maltraitois, si je les méprisois, parcequ'ils sont pauvres ?

Lady S E N S É E.

Voilà bien dequoi s'amuser, & profiter à la campagne, ma Bonne ;

je voudrois que quelques dames que je connois, fussent à notre leçon ; elles disent qu'elles s'ennuient, quand elles sont toute seules, vous leur apprendriez à s'occuper pour plusieurs semaines.

Madem. BONNE.

Oh ! je vous assure, mes enfans, qu'il y auroit dequoi s'occuper toute sa vie, si on vouloit examiner toutes les œuvres de Dieu dans la nature ; mais vous baillez, *Lady Mary* ; la leçon a été bien sérieuse pour vous : pour vous réveiller, j'ai envie de vous faire un conte.

Lady MARY.

Je ne m'ennuie pas, je vous assure, ma Bonne. Je veux aussi examiner le bled quand il vient ; mais si vous voulez nous dire un conte, je vous avoue que cela me fera bien plaisir.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère. Il y avoit un jour un seigneur & une dame qui

étoient mariés depuis plusieurs années, sans avoir d'enfans : ils croyoient qu'il ne leur manquoit que cela pour être heureux, car ils étoient riches & estimés de tout le monde. A la fin, ils eurent une fille, & toutes les fées qui étoient dans le païs, vinrent à son bâteme, pour lui faire des dons. L'une dit, qu'elle seroit belle comme un ange ; l'autre, qu'elle danseroit à ravir ; une troisiéme, qu'elle ne seroit jamais malade ; une quatriéme, qu'elle auroit beaucoup d'esprit. La mère étoit bien joyeuse de tous les dons qu'on faisoit à sa fille ; belle, spirituelle, une bonne santé, des talens. Qu'est ce qu'on pouvoit donner de mieux a cet enfant ? qu'on nommoit *Foliette*. On se mit à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié souper, on vint dire au père de *Foliette* que la reine des fées, qui passoit par-là, vouloit entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au devant de leur reine ; mais elle avoit un visage si sévère, qu'elle les fit

toutes trembler. Mes sœurs, dit-elle, lorsqu'elle fut assise; est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du Ciel? Pas une de vous n'avez pensé à douer *Foliette* d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vai tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait; je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans; plutôt-à-Dieu qu'il fut en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue. En même tems, la fée disparut, & laissa le père & la mère de *Foliette* dans le plus grand désespoir du monde; car ils ne concevoient rien de plus triste, que d'avoir une fille muette. Cependant *Foliette* devenoit charmante; elle s'efforçoit de parler quand elle eut deux ans, & l'on connoissoit par ses petits gestes, qu'elle entendoit tout ce qu'on lui disoit, & qu'elle mouroit d'envie de répondre. On lui donna toutes fortes de maîtres, & elle aprenoit avec une promptitude surprenante: elle avoit tant d'esprit, qu'elle se faisoit entendre par gestes,

XVII. DIALOGUE. 481

& rendoit compte à sa mère, de tout ce qu'elle voyoit, ou entendoit. D'abord, on admiroit cela, mais le père qui étoit un homme de bon sens, dit à sa femme ; ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à *Foliette* ; c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville ; on ne se méfie pas d'elle, parcequ'elle est un enfant, & qu'on sait qu'elle ne peut pas parler, & elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend : il faut la corriger de ce défaut, il n'y a rien de plus vilain que d'être une raporteuse.

La mère qui idolâtroit *Foliette*, & qui étoit naturellement curieuse, dit à son mari qu'il n'aimoit pas cette pauvre enfant, parcequ'elle avoit le défaut d'être muette ; qu'elle étoit déjà assez malheureuse avec son infirmité, & qu'elle ne pouvoit se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. Le mari, qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons, prit *Foliette* en particulier, & lui dit : ma chère

enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendu muette, avoit sans doute prévu que vous seriez une raporteuse; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque vous vous faites entendre par signes; savez-vous ce qu'il arrivera: vous vous ferez haïr de tout le monde; on vous fuira comme si vous aviez la peste, & on aura raison, car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, & cause des maux épouvantables: pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterois de tout mon cœur que vous fussiez aussi aveugle & sourde.

Foliette n'étoit pas méchante; c'étoit par étourderie, qu'elle découvroit ce qu'elle avoit vû; ainsi, elle lui promit par signe, qu'elle se corrigeroit. Elle en avoit intention, mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame, qui se moquoit d'une de ses amies: elle savoit écrire alors, & elle mit sur un papier ce qu'elle avoit entendu. Elle avoit écrit cette conversation avec

tant d'esprit, que sa mère ne put s'em-
pêcher de rire, de ce qu'il y avoit de
plaisant, & d'admirer le stile de sa fille.
Joliette avoit de la vanité : elle fut si
contente des louanges que sa mère lui
donna, qu'elle écrivoit tout ce qui se
passoit devant elle. Ce que son père
lui avoit prédit arriva ; elle se fit haïr
de tout le monde. On se cachoit
d'elle, on parloit bas quand elle en-
troit, & on craignoit de se trouver
dans les assemblées dont elle étoit
priée. Malheureusement pour elle,
son père mourut, quand elle n'avoit
que douze ans ; & personne ne lui
faisant plus honte de son défaut, elle
prit une telle habitude de rapporter,
qu'elle le faisoit même sans y penser ;
elle passoit toute la journée à espion-
ner les domestiques qui la haïssoient
comme la mort : si elle étoit dans un
jardin, elle faisoit semblant de dormir
pour entendre les discours de ceux qui
se promenoient. Mais comme plu-
sieurs parloient à la fois, & qu'elle n'a-
voit pas assez de mémoire pour retenir

ce que l'on disoit, elle faisoit dire aux uns ce que les autres avoient dit ; elle écrivoit le commencement d'un discours, sans en entendre la fin, ou la fin, sans en savoir le commencement. Il n'y avoit pas de semaine, qu'il n'y eût vingt tracasseries, ou querelles dans la ville, & quand on venoit à examiner d'où venoient ces bruits, on découvroit, que cela provenoit des rapports de *Foliette*. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, & fit battre trois où quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour, où elle eut vingt ans ; elle attendoit ce jour avec une grande impatience, pour parler tout-à-son aise, il vint enfin, & la reine des fées. se présentant devant elle, lui dit : *Foliette*, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuserez ; je vai vous faire voir tous les maux que vous avez causé par vos rapports. En même tems, elle lui présenta un miroir, & elle y vit un homme suivi de trois enfans, qui demandoient l'aumône avec leur père.

Je ne connois pas cet homme, dit *Foliette*, qui parloit pour la première fois ; quel mal lui ai-je causé ? Cet homme étoit un riche marchand, lui répondit la fée ; il avoit dans son magasin beaucoup de marchandises ; mais il manquoit d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père, pour payer une lettre de change ; vous écoutiez à la porte du cabinet, & vous fites connoître la situation de ce marchand, à plusieurs personnes à qui il devoit de l'argent ; cela lui fit perdre son crédit, tout le monde voulut être payé, & la justice s'étant mêlée de cette affaire, le pauvre homme & ses enfans, sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah, mon Dieu, Madame ! dit *Foliette*, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime ; mais je suis riche, je veux réparer le mal que j'ai fait, en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait faire par mon imprudence.

Après cela, *Foliette* vit une belle femme dans une chambre, dont les

fenêtres étoient garnies de grilles de fer ; elle étoit couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau, & un morceau de pain à côté d'elle ; ses grands cheveux noirs tomboient sur ses épaules, & son visage étoit baigné de ses larmes. Ah, mon Dieu ! dit *Foliette*, je connois cette dame ; son mari l'a menée en France depuis deux ans, & il a écrit qu'elle étoit morte ; seroit-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame ? Oui *Foliette*, reprit la fée ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous sçavez-vous qu'un soir, étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir, pour entendre ce que disoient ces deux personnes ; vous comprîtes par leurs discours qu'ils s'aimoient, & vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux ; il tua ce cavalier, & a mené cette dame en France ; il

l'a

l'a fait passer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus longtems ; cependant, cette pauvre dame étoit innocente. Le gentil-homme lui parloit de l'amour qu'il avoit pour une de ses cousines qu'il vouloit épouser ; mais comme ils parloient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation que vous avez écrite, & cela a causé les horribles malheurs. Ah ! s'écria *Foliette*, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez à vous condamner, que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot couvert de chaînes ; vous avez découvert une conversation fort innocente, que tenoit cet homme, & comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi fort méchant homme ; une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimoit pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété & augmenté ce que vous

leur aviez fait entendre de cet homme ; ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour affommer le rapporteur à coup de bâtons, & vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. Après cela, la fée montra à *Joliette* quantité de domestiques sur le pavé, & manquant de pain, des amis brouillez, des maris séparés de leurs femmes ; des enfans deshérités par leurs pères, & tout cela, à cause de ces rapports. *Joliette* étoit inconsolable, & promît de se corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée : des deffauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas après cela, quand on le veut ; je ne fais qu'un remède à ce mal ; c'est d'être aveugle, sourde & muette, pendant dix ans, & de passer tout ce tems à réfléchir sur les malheurs que vous avez causez. *Joliette* n'eut pas le courage de consentir a un remède qui lui paroïsoit si terrible ; elle promit pourtant, de

ne rien épargner pour devenir silencieuse ; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter ; car elle savoit bien, que si elle avoit eu une vraie envie de se corriger ; elle en auroit pris les moyens. Le Monde est plain de ces sortes de gens, qui disent : je suis bien fâchée d'être gourmande, colère, menteuse ; je fouhaiterois de tout mon cœur de me corriger. Ils mentent assurément, car si on leur dit, pour corriger votre gourmandise, il faut ne jamais manger hors de vos repas, & rester toujours sur votre apétit, quand vous fortés de table. Pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence, toutes les fois que vous vous emporterés. Si, dis-je, ont leur dit, de se servir de ces moyens ; ils répondent, cela est trop difficile. C'est à-dire, qu'ils voudroient que Dieu fit un miracle pour les corriger tout d'un coup, sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément, comme pensoit

Foliette; mais avec cette fausse bonne volonté; on ne se corrige de rien. Comme elle étoit détestée de toutes les personnes qui la connoissoient, malgré son esprit, sa beauté & ses talens; elle résolut d'aller demeurer dans un autre país. Elle vendit donc tout son bien, & partit avec sa sotte mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de *Foliette*. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, & elle en choisit un, qu'elle aimoit passionément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui; comme la ville dans laquelle elle demouroit, étoit bien grande; on ne connut pas si-tôt qu'elle étoit une raporteuse, parcequ'elle voyoit beaucoup de gens, qui ne se connoissoient pas les uns & les autres. Un jour, après souper, son mari parloit de plusieurs personnes, & il vint à dire, qu'un tel seigneur n'étoit pas un fort honnête homme, parcequ'il lui avoit vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux

jours après, *Foliette* étant dans une grande mascarade, un homme couvert d'un Domino, la pria de danser, & vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parloit bien, il s'amusa beaucoup de sa conversation, d'autant plus qu'elle savoit toutes les histoires scandaleuses de la ville, & qu'elle les racontoit avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur, dont son mari lui avoit parlé, vint à danser; & *Foliette* dit à ce masque, qui avoit un Domino; cette femme est fort aimable; c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un mal-honnête homme. Connoissez-vous le mari dont vous parlez si mal, lui demanda le masque? Non, répondit *Foliette*, mais mon mari qui le connoit parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui sont sur son compte, & tout de suite, *Foliette* raconta ces histoires, qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avoit prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque

l'écouta très attentivement, & elle étoit fort aise de l'attention qu'il lui donnoit, parcequ'elle pensoit qu'il l'admiroit. Quand elle eut fini, il se leva, & un quart-d'heure après, on vint dire à *Foliette*, que son mari se mourroit, parcequ'il s'étoit battu contre un homme auquel il avoit ôté la réputation. *Foliette* courut toute en pleurs, au lieu où étoit son mari, qui n'avoit plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant. C'est votre langue & vos rapports, qui m'ôtent la vie; & peu de tems après, il expira. *Foliette*, qui l'aimoit à la folie, le voyant mort, se jetta toute furieuse sur son épée, & se la passa au travers du corps. Sa mère qui vit cet horrible spectacle, en fut si faisie, qu'elle en tomba mala de de chagrin, & mourut aussi en maudissant sa curiosité, & la sottre complaisance qu'elle avoit eue pour sa fille, dont elle avoit causé la perte.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer que cette *Foliette* étoit une méchante créature.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère; c'étoit une fille étourdie, qui avoit beaucoup de vanité, qui vouloit montrer son esprit, & qui eut été une fort bonne fille, si sa Maman lui avoit donné le fouët la première fois qu'elle fit un raport.

Lady SPIRITUELLE.

Mon Dieu! ma Bonne, vous me faites trembles, j'ai de la vanité comme *Foliette*, je veux montrer de l'esprit en toutes sortes d'occasions, & je suis fort étourdie; si j'allois comme elle, causer de si grands malheurs.

Madem. BONNE.

Vous avez un bon remède, ma chère amie ; il faut devenir sourde, aveugle, & muette.

Lady MARY.

Mais cela est bien terrible, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Non, Mesdames, cela n'est pas aussi terrible que vous le croyez. Quand vous vous trouvez dans une compagnie où l'on parle mal du prochain ; devenez sourde, c'est-à-dire, n'écoutez point ces mauvais discours ; & si vous ne pouvez pas vous empêcher de les entendre ; soyez muette au sortir de cette compagnie, c'est-à-dire, ne répétés jamais ce que vous avez entendu. Il faut aussi fermer les yeux sur les actions de votre prochain. Vous voyez combien cela est de conséquence.

J'aimerois mieux vivre dans une forêt avec des voleurs, qu'avec une raporteuse ; je me méfierois des voleurs ; mais comment se garder d'une personne qu'on croit son amie ; à laquelle on n'a jamais fait de mal, & qui à tous momens, peut vous exposer aux plus grands malheurs, par son indiscretion ? Je vous avoue, Mesdames, que si j'avois remarqué qu'aucune de vous raportât ce qui se dit ici, je la chasserois de la compagnie avec ignominie. Mais, mes enfans, je m'aperçois, qu'il est déjà bien tard, nous nous sommes amusées à parler, & je crains que nous n'ayons pas le tems de dire nos histoires. Disons un mot de la Géographie. Lady *Sensée*, quelles sont les principales rivières d'Angleterre ?

Lady SENSE'E.

La Tamise, qui est au Sud-Est, & qui a son embouchure à l'Est dans

le grand Océan : elle passe à Londres. La Saverne, qui a sa source dans la principauté de Galles, & qui a son embouchure au Sud Ouest. L'Humbre, qui a son embouchure au Nord-Est de l'Angleterre, & qui est composée de deux rivières qui se joignent ; la Trente, qui vient du côté du Sud, & l'Ouse, qui vient du côté du Nord.

Lady MARY.

Qu'est-ce qu'une embouchure, & une source, ma Bonne ? Je n'entends pas ces deux mots-là.

Madem. BONNE.

On appelle source d'une rivière, l'endroit où elle commence ; & embouchure, l'endroit où elle se jette dans la mer, ou dans une autre rivière. Continuez, *Lady Sensée.*

Lady SENSE'E.

La rivière de Twede, fépare l'Angleterre de l'Ecoffe, auffi bien que le mont Chéviot.

Madem. BONNE.

Il vous reſte à apprendre les noms des cinquante-deux provinces de l'Angleterre, les caps, les golphes & les îles; mais vous avez toutes, la Géographie de Monſieur *Pailleret*, ainſi, vous aurez la bonté de l'apprendre vous-mêmes. Adieu, mes enfans.

Fin du ſecond Tome.

La riviere de Tvede, leste l'An-
gleterre de l'Escoz, ainsi bien que
le mont Chevier.

Fin de l'ouvrage

Il vous reste à apprendre les noms
des cinquante-deux provinces de
l'Angleterre, les caps, les golfes,
les bayes, mais vous avez vu
la Géographie de Monsieur de
la Roche, vous avez le nom de l'Isle
de Man, vous-mêmes, Adieu, mes
enfants.

Fin de l'ouvrage

Il vous reste à apprendre les noms
des cinquante-deux provinces de
l'Angleterre, les caps, les golfes,
les bayes, mais vous avez vu
la Géographie de Monsieur de
la Roche, vous avez le nom de l'Isle
de Man, vous-mêmes, Adieu, mes
enfants.







W 7725

(2)



M A G A S I N

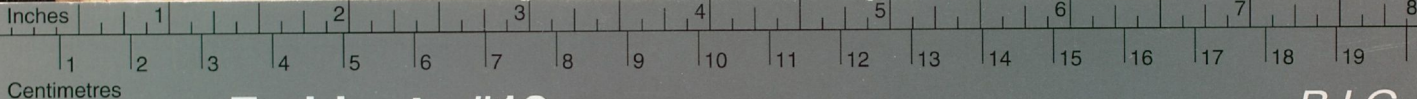
DES

E N F A N S,

OU

D I A L O G U E S

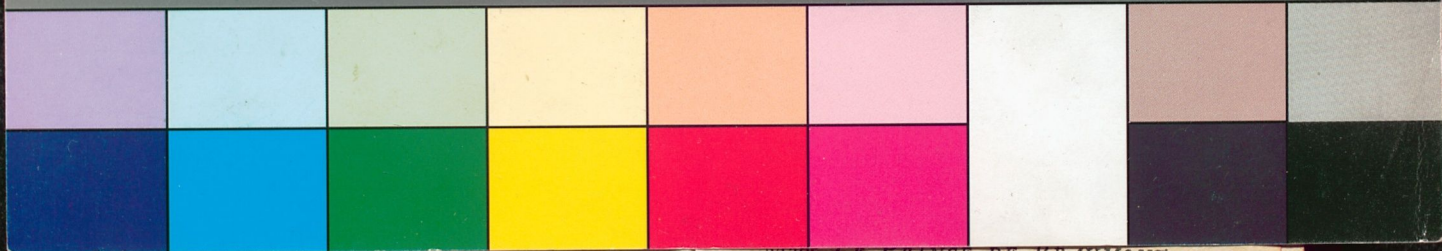
ENTRÉ



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



LE PRINCE DE BEAUMONT,

TOME II.

A LONDRES,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Soho*;
& chez les Libraires de cette Ville.

1756.

